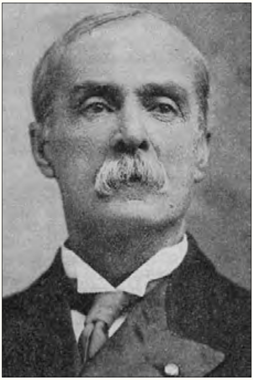
William Chapman

LES RAYONS DU NORD

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Marc-Aurèle de Foy Suzor-Coté (1869-1937),
Dégel de mars, rivière Gosselin (1921),
Musée des beaux-arts de Montréal.



William Chapman (1850-1917)

DIEU ET PATRIE

Je chante Dieu qui fit la liberté.
PIERRE DUPONT

... La patrie impose et n'offre pas ses nœuds.
Elle est la terre en nous malgré nous incarnée
Par l'immémorial et sévère hyménée
D'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux.
SULLY PRUD'HOMME

Nos trois couleurs

Aux Canadiens qui veulent remplacer le drapeau tricolore par la bannière du Sacré-Cœur comme emblème national.

Quoi ! vous voulez chasser l'étendard de la France,
Comme vous chasseriez un ignoble oripeau !
Quoi ! vous voulez changer tout à coup de drapeau ! ...
C'est de la trahison et c'est de la démence [1].

---

[1] Ce poème a été écrit à la suite d'une discussion que l'auteur venait d'avoir avec une dizaine de Canadiens qui avaient devant lui méprisé la France et exprimé le désir de remplacer son drapeau par la bannière du Sacré-Cœur. Il n'était pas alors question de l'étendard adopté, quelques mois après, par certains groupes, sous le nom de Carillon-Sacré-Cœur, dont il respecte, admire et estime les champions, qui se recrutent parmi plusieurs hommes les plus dignes du Canada. Monsieur Chapman croit que ses compatriotes doivent garder, à côté du drapeau

britannique, les couleurs de l'ancienne mère patrie, tout comme les Irlandais ont conservé, durant des siècles, celles de la verte Erin, – surtout depuis l'entente anglo-française. Avec l'abbé Lemire, qui combattit, à un congrès de prêtres français réunis à Bourges, en 1902, l'idée de fixer l'image du Sacré-Cœur sur les trois couleurs, il dit : « Je ne connais qu'un drapeau catholique, c'est le signe de la croix, qui nous rappelle le grand mystère de notre Rédemption. » (Note de l'éditeur).

Pourquoi donc voulez-vous rejeter les couleurs
Que tant de fois chanta l'immortel Crémazie ?
Pourquoi cet abandon et cette apostasie ? ...
De mon cœur à mes yeux je sens monter des pleurs.

Pourquoi reniez-vous cette noble bannière,
Qui déroule ses plis altiers sous tous les cieux,
Et symbolise ici le pays des aïeux ?
Pourquoi reniez-vous la France votre mère ?

Pourquoi reniez-vous celle qui féconda
De son sang le plus pur la terre d'Amérique ?
Pourquoi reniez-vous cette Gaule héroïque
Qui de ses fils peupla les bords du Canada ?

Pourquoi lui montrez-vous, à l'ombre de l'érable,
Pareille ingratitude et pareille rancœur ?
Est-ce pour la punir d'avoir au Sacré-Cœur
Élevé tout naguère un temple incomparable ?

Est-ce pour la punir de dépenser son or
À propager la foi jusqu'aux confins du globe,
De laisser partout choir des replis de sa robe
Les trésors recueillis au sommet du Thabor ?

Serait-ce pour avoir construit un sanctuaire
À la gloire de Celle en qui Dieu s'incarna,
Sur une grotte, au pied d'un mont, nouveau Sina,
Où, depuis trente ans, vient prier toute la terre ?

Serait-ce pour avoir, le front ceint d'un bandeau De
rayons allumés par la valeur guerrière,
Envoyé Pimodan et de Lamoricière
Aux bourgs de Mentana, de Castelfidardo ?

Mais vous avez rêvé de supprimer l'aurore...
Nul ne peut expliquer semblable trahison.
Non, hardis novateurs, vous n'avez pas raison
De déserter ainsi le drapeau tricolore.

Le drapeau tricolore ! À peine a-t-il cent ans,
Et jamais labarum, en tête d'une armée,
Déchiré par le plomb, noirci par la fumée,
Ne vit aux champs d'honneur hauts faits plus éclatants.

Non, non, jamais couleurs, dans les grands chocs épiques,
Ne gonflèrent au vent des plis plus orgueilleux
Que n'en fit ondoyer ce drapeau glorieux
Des neiges de Russie aux sables des tropiques !

Il a, durant quinze ans, plané sur des combats
Comme n'en avait point enregistré l'Histoire...
Et ce jeune étendard, l'amant de la victoire,
Vous pourriez aujourd'hui le remplacer ? Non pas !

Rien ne peut remplacer son ombre si féconde...
Et Lamartine, un jour, a dit à des criards :
– Le drapeau rouge a fait le tour du Champ de Mars,
Le drapeau tricolore a fait le tour du monde ! –

Il fit le tour du monde, et ses plis immortels,

Que tout vrai Canadien respecte, honore et baise,
S’enlacent avec ceux de la bannière anglaise :
On ne peut désunir ces rivaux fraternels.

Je veux les voir flotter tous deux sur notre terre.
Mon père avec orgueil et vénération
Se découvrait devant le drapeau d’Albion,
Les trois couleurs faisaient s’agenouiller ma mère.

Et parce que ma mère a su toujours chérir
Ce sublime haillon troué par la mitraille,
Que l’on m’en applaudisse ou bien que l’on m’en raille,
Je combattrai tous ceux qui voudront le trahir !

Oui, je le défendrai sans trêve et sans relâche,
Quand il ne resterait aux bords laurentiens
Que cent hommes de cœur pour être ses soutiens
Et m’aider à remplir ma noble et sainte tâche.

Pour garder ces couleurs, d’un aussi fier éclat,
S’il n’en restait que vingt, je lutterais quand même,
S’il n’en restait que dix, je serais le dixième,
S’il n’en restait qu’un seul, je serais celui-là.

Je lutterais debout sur des murs en ruine,
Agitant fièrement cet auguste drapeau,
La feuille de l’érable altier à mon chapeau,
Et l’emblème du Cœur Sacré sur ma poitrine.

Je combattrais toujours parmi les plus ardents,
Portant le tricolore avec des mains crispées,
Et si l’on me tranchait les bras à coups d’épées,
Je tiendrais ses lambeaux serrés entre mes dents.

Et si l’on me poussait dans l’onde ou dans la flamme,
Si l’on rompait mes os, si l’on crevait mes yeux,

On ne me prendrait pas ce haillon glorieux,
Car je cache ses plis dans les plis de mon âme !

Le troisième centenaire de Québec

Trois siècles sont passés depuis l'heure bénie
Où l'immortel Champlain, guidé par son génie,
Vint apporter la croix aux incivilisés.
Trois siècles sont passés, et l'étendard sublime
Qu'il arbora, grisé d'espoir, sur une cime,
Ne gonfle plus au vent ses plis fleurdelisés.

L'emblème glorieux de la France royale
A fait place aux couleurs de sa vieille rivale
Mais l'œuvre que rêva le noble ambitieux
S'accomplit sur le sol qui vit notre défaite ;
L'arbre fécond planté par ses mains de prophète
Berce, chargé de fruits, ses rameaux dans les cieux.

Oui, trois siècles fameux ont plané sur nos têtes.
Nous avons traversé bien des jours de tempêtes ;
Mais maintenant l'azur ruisselle de clarté,
Et notre peuple croît fier comme notre érable,
Ferme comme le roc où Québec imprenable
Se dresse dans sa force et dans sa majesté.

Ce Québec est jaloux d'incarner notre race.
Du passé merveilleux il a gardé la trace.
Sur le sentier qui mène aux radieux sommets,
Des chevaux de la Gloire il a tenu les rênes ;
Et comme les vieux Grecs ont su chérir Athènes,

Nous l'aimons d'un amour qui vivra pour jamais.

C'est de ses fiers remparts que, l'arme sur l'épaule,
Partaient ceux qui rêvaient de porter jusqu'au Pôle
Le labarum du Christ et le drapeau des rois ;
Et c'est dans son forum que maint tribun superbe,
Armé du glaive ardent et sonore du Verbe,
A tant de fois lutté pour défendre nos droits.

Québec en larmes vit la fin du drame épique
Qui devait décider du sort de l'Amérique.
Sa poussière est encor teinte du sang des preux ;
Et parfois dans le chant des flots ou de la brise
Le poète perçoit la diane indécise
Des soldats immortels qui furent nos aïeux.

Comme un phare Québec éclaire, attire, invite.
Autour de son aimant la nation gravite ;
Et dans ses murs tout pleins de suaves échos,
Fleurissent constamment l'art et la poésie.
À l'ombre de ses tours préluda Crémazie,
Et Garneau burina les noms de nos héros.

De la loyauté sainte il entretient la flamme
Sur l'autel de nos Lois altier comme son âme.
Il a l'enthousiasme et la virilité.
Il crée, il fonde, il guide ; et ce qu'en son domaine
Il accomplit est fait pour la Gaule chrétienne,
Pour la noble Angleterre et pour la Liberté.

Comme aux jours de Champlain, il grandit et prospère.
Pour sa devise il a : Je me souviens, j'espère,
Et, couronné des feux de l'astre du Succès,
Tôt ou tard, tel Paris sur l'Europe féconde,
Il fera ruisseler pour tout le Nouveau-Monde
Les rayons créateurs du vaste esprit français !

À Sir Wilfrid Laurier

À propos de l’entente anglo-française

L’esprit des temps unit ce que la mer sépare.
LAMARTINE

Comme le mont Blanc dresse au-dessus du mont Rose
Son front sur qui la neige éternelle repose,
Comme un Corse éclipsa, sous un nom immortel,
Scipion et César, Charlemagne et Martel,
Comme le Christ était plus grand que les apôtres,
Il est des nations qui dépassent les autres.
Ces peuples tout-puissants montrent, dans leur
fierté, L’âpre chemin où doit passer l’humanité,
Et des siècles durant Albion et la Gaule
Surent, ô noble « Sir », remplir ce noble rôle.

Mais, hélas ! bien souvent l’aveugle ambition
– Elle pénètre même au cœur du vieux lion –
Mit aux prises les deux guides incomparables.
Oui, bien souvent de l’Inde aux pays des érables,
Des bords de la Baltique aux remparts de Toulon,
De Jeanne d’Arc la grande au grand Napoléon,
L’Angleterre inlassable et la France invincible
Marièrent leur sang dans un hymen horrible ;
Et Malplaquet, Denain, Azincourt, Orléans,
Fontenoy, Waterloo, qui vit choir les géants,

Sont des noms qui, malgré tout leur lustre de gloire,
Feront toujours verser des larmes à l’Histoire.
Mais ce duel incessant devait cesser un jour.
La haine n’est pas plus durable que l’amour ;
La tempête finit par refermer ses ailes ;
Les guerres des titans ne sont pas éternelles ;
Et comme les deux preux Olivier et Roland,
Après s’être livré plus d’un combat sanglant,
Au bord du Rhin ému de leurs coups téméraires,
D’un même élan du cœur s’écriaient : « Soyons frères ! »
Las de porter l’armure et de se menacer,
Les deux peuples rivaux viennent de s’embrasser.

Embrassement superbe ! étreinte grandiose !
Devant cette union digne d’apothéose,
Devant ce geste auguste et qui dit : « Plus de sang ! »
La vieille Europe fait un rêve éblouissant ;
Et sous un ciel serein, d’où la clarté ruisselle,
Elle voit rayonner la paix universelle,
Renverser les remparts, briser les fers maudits,
S’éteindre des enfers, briller des paradis,
Elle voit transformer les prisons en écoles,
Des cloaques surgir les plus fraîches corolles,
Sortir des marbres blancs des plus sombres débris.
Jamais rêve plus doux n’a bercé les esprits,
Jamais peuples n’ont fait espérer à la terre
Ce que lui donneront la France et l’Angleterre.

L’Angleterre ! – Au milieu de l’Océan fécond
Elle se dresse avec un arc-en-ciel au front ;
Et, malgré l’éternel brouillard qui l’enveloppe,
Des feux de sa puissance elle éblouit l’Europe ;
Et le soleil qui meurt pour les plus hauts sommets
Sur ses plages sans fin ne se couchent jamais.
Au sein des grandes eaux, elle ressemble au phare
Devant qui l’ombre fuit et le vautour s’effare ;

Et ses vaisseaux, nombreux comme les alcyons,
Aux vents de tous les cieux ouvrent leurs pavillons.
Son trident de Neptune abat le sceptre humide.

Elle enfanta Newton, comme Athènes Euclide ;
Et, plein d'éclats de voix plus vibrants qu'un clairon,
Son vieux forum en Burke entendit Cicéron.
De cette nation tout est grand, tout étonne,
D'Anne à Victoria, de Cromwell à Gladstone.
Aux frontons orgueilleux de ses temples guerriers,
Où s'enlacent chardons, trèfles, roses, lauriers,
Resplendissent trois noms, dont nul doigt sacrilège
Ne peut ternir l'éclat aussi pur que la neige
Qui blanchit le sommet de quelque Pélion :
Wellington, Marlborough, Richard Cœur de Lion !

Comme l'or et l'argent forment un alliage
Qui des ans obstinés déconcerte l'outrage,
Comme dans l'Océan se confondent les eaux
Des rivières, des lacs, des sources, des ruisseaux,
Vingt peuples, réunis sous la même bannière,
Ont créé cette race aussi mâle qu'altière,
Race qui mit au jour des saints et des héros.
Riche par les trésors que lui portent les flots,
Puissante par l'Épée et noble par la Lyre.
Comme la Grèce Eschyle, Albion eut Shakspere.
Chez elle la justice a les ampleurs des mers
D'où montent les hourrahs de ses marins si fiers.
De la moisson du Christ elle défend les gerbes ;
Et du pli triomphal de ses drapeaux superbes,
Gonflé de l'âpre vent du gouffre illimité,
Tombent tout privilège et toute liberté.

La France, elle, la France ! ... elle est toujours l'étoile
Vers qui le genre humain oriente sa voile !

Et de ces alliés, qu'un même rêve unit,
Les nœuds resteront forts comme l'âpre granit
Des côtes de Bretagne et des côtes d'Irlande.
Et pourquoi ces enfants des flots et de la lande,
Parjures au passé, briseraient-ils ces nœuds ?
Ce passé n'a-t-il pas des racines en eux ?
Tous deux ont hérité de la valeur kymrique ;
La douce Normandie et la rude Armorique
Ont allumé l'éclair qui brille en leurs regards.
Des mêmes trois couleurs sont teints leurs étendards ;
Le même orgueil serein illumine leurs faces ;
Un étroit bras de mer seul sépare les races
Dont le sang est aussi généreux, aussi pur...
Et si l'onde déploie entre elles son azur,
C'est pour que leurs palais, leurs fières citadelles,
Y mirent aujourd'hui leurs ombres fraternelles,
Et qu'un nouvel Éden s'y reflète demain.
Aussi, quand les rivaux se donnèrent la main,
Un long frisson de joie émut nos champs, nos villes,
Ou deux peuples, issus de ces races viriles,
Malgré leur loyauté, sentaient souvent leurs cœurs
Frémir sous le ferment d'indécises rancœurs ;
Plus d'un barde voulut sur sa lyre féconde
Célébrer l'union des deux guides du monde,
Mais nul, sous le drapeau de la noble Albion,
N'a d'un cœur plus fervent béni cette union
Que vous, l'altier tribun, et moi, l'humble poète,
Parce que Français, plein de fierté satisfaite,
Vous êtes un des chefs du grand empire anglais,
Parce que sur nos bords, altérés de progrès,
Où la France a laissé de lumineuses traces,
Vous voulez la concorde entre toutes les races,
Et parce qu'en mes chants vibre le vague écho
Des stances de Byron et des strophes d'Hugo,
Parce que je caresse en mon âme sincère
Ce que mon père aimait, ce qu'adorait ma mère,

Parce qu'en moi je sens tressaillir à la fois

Le sang des vieux Saxons, le sang des vieux Gaulois,
Parce qu'enfin tous deux, chacun dans notre sphère,
Nous rêvons la patrie ample, calme et prospère.

Aux Bretons

Poème lu par monsieur L. Brémont, de l'Odéon,
le 23 juillet 1905, au pied de la statue
de Jacques Cartier, à Saint-Malo, France.

J'aurais voulu franchir le farouche Atlantique,
Pour aller m'incliner sur le rocher celtique
Où naquit ce marin, au courage indompté,
Qui, de son roi rêvant d'agrandir les domaines,
Déploya le premier sur les eaux canadiennes
Le drapeau de la France et de la chrétienté.

J'aurais voulu plier le genou sur la terre
Que tant de fois rougit de sang la race altière
Dont sont issus les preux qui peuplèrent nos bords ;
Et j'aurais voulu voir le couchant d'or qui sombre
Caresser d'un dernier rayon quelque mur sombre
Qui protège la cendre auguste de vos morts.

J'aurais aimé me perdre à travers vos bruyères...
J'aurais aimé me joindre à vous, ô nobles frères,
Pour fêter celui qui, sans répandre le sang,
La croix sur le cœur, sut vaincre la Barbarie,
Et qui, nouveau Colomb, devait à sa patrie

Léguer un monde aussi vaste qu'éblouissant.

De Paramé j'aurais aimé longer la grève…
Mais, hélas ! je n'ai pu réaliser mon rêve ;
Et c'est avec un œil voilé de pleurs jaloux
Que j'ai vu s'éloigner sur le flot qui palpite
Le navire emportant cette troupe d'élite
Qui maintenant festoie et jubile avec vous.

Non, je n'ai pu cingler vers la côte bretonne ;
Mais, malgré l'Océan qui déferle et qui tonne,
Malgré l'épais brouillard la dérobant toujours,
Avec les yeux pensifs et constants du poète
J'aperçois Saint-Malo, dont un flot clair reflète
Les toits et les remparts, les môles et les tours.

Je contemple l'Arvor et ses hautes falaises,
Ses grands pins résineux, ses chênes, ses mélèzes
Et ses croix dominant le gouffre tourmenté ;
J'observe son granit que dorent cent légendes,
Ses courtils, ses ajoncs, ses dolmens et ses landes,
Tout ce qui fait sa rude et sombre majesté.

Oui, loin de vous, bien loin, j'assiste à votre fête ;
Je vois les trois couleurs flotter sur chaque faîte ;
Je vous vois radieux, hommes, femmes, enfants,
En foule vous presser autour d'une statue
Dont le galbe hardi vous parle et vous remue ;
J'entends, tremblant d'émoi, vos longs cris triomphants.

J'entends parmi les cent rumeurs du flot qui râle
Quelque panégyriste au verbe fier et mâle
Exalter les travaux du modeste côtier
Qui devait égaler les plus grands capitaines,
Et, me faisant l'écho de ces voix si lointaines,
Au bord de l'Ottawa, je dis : – Gloire à Cartier !

Gloire à Cartier ! – Le jour où cet homme héroïque
Prenait pied sur le sol vierge de l'Amérique,
Le jour où, déployés au vent, ses pavillons
Du vieux Stadacona rasaient le promontoire,
Un nouvel astre d'or dans le ciel de l'Histoire
Sur le grand nom français allumait ses rayons !

Gloire à Cartier ! – Parti du fond de l'Armorique,
Il a frayé la route à ce groupe homérique
Qui, de nos bois perçant la sombre immensité
Sondant tous les recoins du nouvel hémisphère,
Éclaireur du Progrès en marche, a su tant faire
Pour la mère patrie et pour l'humanité.

Grâce à lui, des rameaux du grand chêne de France
Ont été transplantés au bord d'un fleuve immense,
Et ces rameaux ont fait, malgré l'adversité,
Des arbres débordant de jeunesse et de sève,
Berçant des frondaisons sereines d'où s'élève
La chanson du Travail et de la Liberté.

Grâce à lui, sous ce vaste ombrage notre race
Compte ses Phidias, ses Pline, ses Horace…
Nous avons eu naguère un Chénier, un Danton…
Grâce à lui, nous aimons chanter la Marseillaise,
Notre fleuve est français… ma mère était Française,
Et je suis comme vous catholique et Breton.

Gloire à Cartier ! – Jamais fils de la vieille Gaule
Pour son pays n'aura rempli plus noble rôle,
Ni laissé sous nos cieux un nom plus vénéré ;
Et l'oubli qui pesait sur sa tombe inconnue,
Où nul fervent n'ira courber sa tête nue,
Vous l'avez, fiers Bretons, fièrement réparé !

En érigeant ce bronze au cœur de la Bretagne,
Où ma pensée émue à cette heure accompagne
Ceux qui vont célébrant les exploits si hardis
Du marin qui donna tout un monde à la France,
Sans jamais susciter ni guerre ni vengeance,
Ô Bretons toujours grands, vous vous êtes grandis !

Vous vous êtes grandis, enfants de l'Armorique,
Plutôt que vous n'avez grandi l'homme stoïque
Qui par tant de constance et de féconds travaux
A buriné son nom dans l'airain de l'Histoire.
Aussi, que peut le bronze où rayonne la gloire ?
Le socle n'a jamais exhaussé le héros.

L'éternité se rit du marbre de l'Attique...
De tout l'altier granit de la côte kymrique
On ne saurait tirer un plus haut piédestal
Que celui qu'un tel preux s'est élevé lui-même
En plantant pour le Christ et pour le roi qu'il aime
Une humble croix de bois au front du mont Royal.

N'importe ! vous avez voulu donner l'exemple...
Dressant cette statue à la porte d'un temple,
Faisant revivre ainsi l'intrépide Cartier
Dans une œuvre parlante, idéale, parfaite,
Vous avez voulu dire à la foule distraite :
« Le grand homme, passants, ne meurt pas tout entier. »

Et vous avez voulu rappeler à l'enfance
Que tout ce que l'on fait pour le Christ et la France
Subsiste, au moins, autant que la pierre et l'airain :
Vous avez su prouver que sur vos bords si rudes
Les cœurs restent toujours clos aux ingratitudes,

Le souvenir demeure un flambeau souverain.

Par un appel vibrant, doux comme une caresse,
Tiercelin et Botrel, qu'eût honorés la Grèce,
Et dont les noms toujours rayonneront ici,
Nous ont fait apporter notre modeste obole
À l'œuvre dont l'éclat si pur les auréole…
Et mon pays leur dit : Merci ! merci ! merci !

La Poésie et l'Art, ô fécond mariage !
Ont conçu ce tardif mais éclatant hommage,
Et, tout fier comme vous de votre fier succès,
Répétant un grand cri qui vibre au Nouveau-Monde,
Je vous jette à travers la grande mer qui gronde
Le bravo délirant du Canada français !

Comme nos pères

Chant national. Musique d'Émile Paladilhe,
membre de l'Institut de France.

Sortis de la vieille Armorique,
Nos pères, marins et soldats,
Pour peupler le sol d'Amérique
D'une race altière et stoïque,
Ont livré de rudes combats.
Ces preux à la robuste épaule
Voulaient, fiers de leur noble rôle,
Sur le rivage canadien,
À la gloire du nom chrétien,

Fonder une nouvelle Gaule.

Comme eux, pleins de mâle fierté,
Poursuivons partout notre rêve
De progrès, de fraternité !
Travaillons et luttons sans trêve
Pour l'Honneur, pour le Droit et pour la Liberté !

Forts d'un zèle que rien n'altère,
Sans peur et sans fiel, nos aïeux,
Sous le brocart ou sous la haire,
Bravaient l'Iroquois sanguinaire
Au fond des grands bois ténébreux.
Partout ils portaient la lumière,
Et saluaient lac ou rivière
Au nom du Christ, au nom des rois ;
Puis y plantaient une humble croix
Auprès d'une blanche bannière.

Comme eux, pleins de mâle fierté, etc.

Contre des rivaux inlassables,
Prodigues d'exploits éclatants,
Au jeune pays des érables
Ces pionniers incomparables
Combattirent durant cent ans.
Ils moissonnèrent une gloire
Qui fait flamboyer notre histoire,
Et Sainte-Foye et Carillon
Reflètent le plus pur rayon
Qui brille au front de la Victoire.

Comme eux, pleins de mâle fierté, etc.

Hélas ! vaincus par la famine,
Mais encore étonnants d'orgueil,

Les fils de la terre divine
Durent sur des murs en ruine
Abaisser leurs drapeaux en deuil.
Ils restèrent forts dans l'épreuve,
Et, brûlants d'ardeur toujours neuve,
Loyaux à la vieille Albion,
Marquèrent d'un large sillon
Les rives de notre grand fleuve.

Comme eux, pleins de mâle fierté, etc.

De ces lutteurs d'une autre France,
Aussi fervents que valeureux,
Nous avons gardé la constance,
Et, vibrants de leur espérance,
Nous saurons triompher comme eux.
Leurs croyances sont nos cuirasses,
Et sur nos bords, parmi les races
À qui Dieu voulut nous unir,
Resplendira notre avenir,
Si nous suivons toujours leurs traces.

Comme eux, pleins de mâle fierté, etc.

La fête nationale

Le peuple canadien avec orgueil déploie
Des milliers de drapeaux radieux dans les airs ;
À tous les mâts l'éclat des trois couleurs ondoie.
Les ateliers sont clos et les cœurs sont ouverts,

Les toits sont festonnés partout de rameaux verts ;
À chaque boutonnière une feuille chatoie ;
Et la brise de juin, qui souffle des déserts,
Promène les échos de cent clameurs de joie.

Ce soir la foule, émue, agitant des flambeaux,
Pour louer des aïeux la sublime vaillance,
Redira les refrains les plus fiers, les plus beaux.

Et les vieux héros morts pour la Nouvelle-France,
Entendant célébrer leur gloire, en leurs tombeaux
Frémiront d'allégresse et de reconnaissance.

À la messe de minuit

À Louis-J. Mercier

Écoutons ! écoutons !… l'airain vibre… – À l'exemple
Des pasteurs qui laissaient leurs troupeaux pour venir
Adorer un Sauveur incarnant l'Avenir,
Désertons nos foyers et marchons vers le temple.

Bercés du rythme lent de quelque vieux noël,
Devant l'autel auguste, où flambent mille cierges,
Prions, hommes, enfants, prions, mères et vierges,
Tous ensemble disons, à genoux, l'œil au ciel :

– Comme vous êtes né, Jésus, dans une étable,
Près d'un âne et d'un bœuf engourdis par l'hiver,
Comme l'accueil obscur des souffrants vous est cher,

Descendez vous asseoir demain à notre table.

Mais pour vous recevoir, hélas ! nous n'avons pas
L'humilité des vieux pâtres de l'Évangile ;
Et, tel de Bethléem, le pitoyable asile,
Nos toits sont tout glacés et tout blancs de frimas.

Nous ne pouvons, non plus, vous offrir, à cette heure,
Dans des coffrets d'émail, l'encens, la myrrhe et l'or
Qu'à vos pieds déposa le roi mage Melchior ;
Et notre pauvreté tremble, soupire et pleure.

Nos vils penchants aussi nous font un triste lot.
D'impurs désirs la boue en nous séjourne et sèche,
Et nos cœurs sont plus durs et plus froids que la crèche
D'où monta dans la nuit votre premier sanglot.

Oui, notre âme a traîné son aile dans les fanges,
Oui, notre âme est transie au vent de la douleur :
Il n'y reste pas même un peu de la chaleur
De l'âne qui soufflait par moments sur vos langes.

Nous marchons à tâtons, dans l'angoisse et le deuil ;
Et, comme la rafale assaillant la masure
Où vous berçait la Vierge adorablement pure,
L'ouragan de la haine ébranle notre seuil.

Nous sommes tous en proie aux passions voraces,
Et l'égoïsme en nous éteint toute ferveur...
Mais si vous regardiez au fond de notre cœur,
Votre œil y ferait fondre à l'instant neige et glaces.

Et si vous rapprochiez les tisons tout pâlis
Où brûlaient des parfums d'amour et de jeunesse,
Il s'en élèverait encor, pleines d'ivresse,
Des senteurs de lilas, de jasmin et de lis.

De prodiges jamais vous ne fûtes avare.
Vous avez fait d'une eau qui frémit sous vos mains,
Aux noces de Cana, le plus exquis des vins,
Et vous avez tiré de son tombeau Lazare

Un seul de vos regards a suffi pour qu'un jour
Une femme perdue, aussi belle qu'infâme,
Vînt tomber à vos pieds, et, vous ouvrant son âme,
Noyât tous ses péchés dans les pleurs de l'amour.

À votre voix, le flot de la mer indomptable
S'est courbé, traversé d'indicibles frissons.
Vous avez de cinq pains, « cinq pains et deux poissons »,
Nourri sur la montagne une foule innombrable.

Faites donc un nouveau miracle ce matin.
Du rocher glacial des cœurs tirez l'eau vive ;
Ressuscitez partout, comme un feu qu'on ravive,
L'espérance qui meurt et la foi qui s'éteint.

Où rugit la révolte épandez l'harmonie ;
Apaisez l'éternel orage de nos sens,
Rendez-les aussi purs que la myrrhe et l'encens
Apportés à vos pieds, du fond de l'Arménie.

Changez le ciel morose en un ciel souriant,
Et dissipez l'épais nuage qui vous voile ;
Dans notre esprit mettez un reflet de l'étoile
Qui conduisit vers vous les trois rois d'Orient.

En célestes accents transformez les hommages
De tout un peuple ému qui vous parle à genoux ;
Et nous serons demain fervents, humbles et doux
Comme les vieux bergers et comme les vieux mages.

Et quand nous entrerons au bercail éternel, –

Avec ceux qui, planant dans l'ombre et le mystère,
Vinrent vous annoncer aux petits de la terre,
Ravis, nous chanterons : Noël ! Noël ! Noël !

Une voix du ciel

À André Theuriet

Plus je vieillis, plus j'aime à me ressouvenir.
En songeant au passé, je me sens rajeunir,
Et souvent, que le ciel soit serein ou maussade,
Je sens revivre en moi l'écho d'une ballade
Que j'entendis chanter auprès de mon berceau,
Je me surprends roulant au fond de mon cerveau,
Altéré d'idéal, de justice et de gloire,
Quelque pieux récit, quelque naïve histoire
Que l'on narrait jadis au foyer paternel.
Parmi ces vieux récits, dorés comme le miel,
Il en est un, surtout, qui me hante sans cesse.
Plein de foi, de mystère et de vague tristesse,
Nul conte n'est plus doux et plus ingénieux.
Il y brille un lambeau de la splendeur des cieux.
Il est majestueux comme une cathédrale,
Et respire un parfum comme celui qu'exhale
L'encens que sous l'abside on regarde ondoyer.
Il me charme toujours, et je vais essayer
De vous le répéter sur mon luth téméraire,
Tel que me l'a conté cent fois et plus ma mère
Un sourire à la lèvre et des pleurs dans les yeux :
– Au vieux pays de France, où dorment mes aïeux,

Un matin, aux premiers rayons du crépuscule,
Un jeune Carme était sorti de sa cellule,
Pour aller méditer sous le dais embaumé
De la forêt voisine. Et le souffle de mai
Sur sa tête berçait mollement les ramures.
De partout s’élevaient des chants et des murmures,
Et l’air était tout plein du parfum des lilas.
Le moine se nommait le père Nicolas,
Et nul n’était aussi fervent au monastère.
Assis au pied d’un pin géant, le solitaire.
Lisait dans un volume où l’auteur avec feu
Parlait de la splendeur de la maison de Dieu.
Après avoir tourné plus d’un feuillet du tome
Écrit par Augustin ou par Jean-Chrysostome,
Le Père Nicolas, levant les yeux au ciel,
Dit d’un ton à la fois modeste et solennel :
– Seigneur, je crois bien tout ce que je viens de lire,
Oui, je le crois, Seigneur, mais, devrais-je le dire ?
Je ne le comprends pas. –
Il avait achevé
À peine de parler, que son œil captivé
Tomba sur un petit oiseau blanc comme neige,
Qui, venu se poser en face de son siège,
Tout près, le col tendu, s’était mis à chanter.

Jamais voix d’ici-bas ne fera palpiter
Les mille échos des bois d’un hymne aussi suave.
Ce chant éblouissant, caressant, joyeux, grave,
Le fit frémir soudain d’ineffables frissons.
Du gosier merveilleux ruisselaient tous les sons,
Les accords du ruisseau, le babil de la brise,
Les soupirs argentins de la cloche d’église,
Les grands bruits solennels de l’immense océan,
Les grondements de l’orgue et ceux de l’ouragan,
Les trilles du pinson, du rossignol, du merle,
Et le rythme du vers et du flot qui déferle.

Oui, tout cela, chansons des nids, rumeurs des eaux,
Trémolos des claviers, gazouillis des roseaux,
Tout cet enchantement innommé de l'oreille
Et de l'âme émanait de la voix sans pareille
Que le bois entendait pour la première fois.
Une source du ciel coulait dans cette voix.
Le Carme l'écoutait frémissant, hors d'haleine ;
Et le charmeur, chantant toujours à gorge pleine,
S'approchait, s'approchait... Et l'homme émerveillé
Eût voulu se saisir du virtuose ailé
Dont le divin ramage enivrait l'étendue.
Mais soudain, au moment où sa main éperdue
Se tend vers ce nouveau phénix de la forêt,
Celui-ci, palpitant, s'envole et disparaît
Par delà les coteaux, les plaines, les vallées...
Et bientôt du couvent les cloches ébranlées
Annoncent bruyamment le repas de midi.
Et le moine, hésitant, distrait, comme étourdi
Par cette vision si pleine de mystère,
Reprend l'étroit sentier qui mène au monastère.
Il a déjà franchi l'antique seuil poudreux...
Ô surprise indicible ! ... Il n'en croit pas ses yeux...
Il est environné de figures nouvelles.
Mais qu'est-ce donc qui peut décevoir ses prunelles ?
Il ne connaît personne. Il est confus, honteux.
Il interroge en vain les jeunes et les vieux.
Aucun ne se souvient d'avoir vu ce confrère.
C'est bien le même toit qui l'abritait naguère,
Cc sont toujours les murs sombres de son moutier ;
Mais tous ses compagnons, du prieur au portier,
Ont été remplacés dans la pieuse enceinte.

Pris d'une émotion qui trahit de la crainte,
Il dit aux pénitents groupés autour de lui :
– Ce matin, dès que l'aube à mon chevet a lui,
Je suis allé prier sous la forêt prochaine.

Pendant que je priais, un oiseau dans un chêne
Se mit à préluder avec un charme tel
Que je crus ouïr là quelque chantre immortel.
Nul ne pourra jamais concevoir mon ivresse.
Pour l'oreille cet hymne était une caresse
Que ne peut définir aucun langage humain.
En écoutant chanter le soprano divin,
Qui pour mes yeux ravis semblait toujours plus
proche, J'oubliai le retour, et le son de la cloche
Éteignit seul l'écho de l'ineffable voix...
Et l'instant que j'avais cru passer sous le bois,
À l'ombre d'un grand pin, loin de toutes demeures,
Avait été pour moi, frères, de longues heures...

– Dites plutôt des ans, fit un religieux,
Qui parmi les anciens paraissait le plus vieux,
Et qui sans doute avait percé l'énigme obscure,
Dites plutôt des ans, car sous le froc de bure,
L'oreille toujours close aux rumeurs du dehors,
Voilà près de cent ans, – j'étais novice alors –
Vivait dans le Seigneur, servant à tous d'exemple,
Un carme que mon œil en ce moment contemple...
... Et pour qui j'ai souvent dit un *Miserere*,
Ajouta le doyen auguste et vénéré,
D'un ton où se mêlaient la joie et l'amertume...

Et quelqu'un s'empressa d'apporter un volume,
Un énorme volume aux feuillets tout jaunis,
Où les prieurs avaient inscrit les noms bénis
De tous les pénitents enfouis sous la terre
Depuis qu'avait été bâti le monastère ;
Et l'on y vit qu'un jour, un siècle auparavant,
Le Père Nicolas, sorti de son couvent
Pour aller méditer, suivant son habitude,
Dans le calme et la paix qu'offre la solitude
Des grands bois éclairés par le soleil levant,

N’avait jamais été revu par un vivant ;
Et l’on comprit enfin que tel était le charme
De la voix entendue un matin par le carme
Sous les arbres dorés des rayons du printemps,
Que l’extase du saint avait duré cent ans.

Envoi

Ce conte m’a séduit souvent…
Pour le rendre plus captivant,
Il m’eût fallu, rimeur savant,
Le mètre,
Si plein d’harmonie et d’attrait,
Dont vous possédez le secret,
Et qui fait de vous, Theuriet,
Un maître.

TOTO VERTICE SUPRA

Il y a de grandes âmes dans l’humanité comme il y a de grands arbres dans la forêt, de grandes cimes sur l’horizon.

VICTOR HUGO

À Frédéric Mistral

La Provenço apareis...
Aco's la porto santo ecouronnello
De la terro d'amour.
« Lou Poèmo dou Rose »

Une barque, partie, un soir, de la Judée,
Après la mort du Christ, cinglait à l'occident.
Devant elle Neptune abaissait son trident,
La mer aplanissait sa vague débordée.

Elle allait au hasard, mystérieusement,
Sans compas, sans timon, sans rames et sans voiles.
Le soir elle fendait des flots semés d'étoiles,
Et des anges venaient l'effleurer par moment.

Que portait sur ces eaux si calmes la carène ?
Elle portait Lazare encore tout pâli
Du linceul dont son front semblait garder le pli,
Elle portait Lazare et sa sœur Magdeleine.

Dans cette barque, aux flancs décrépits et moussus,
Que de pauvres pêcheurs avait désemparée,
La trouvant pour la mer trop vieille et délabrée,
Les Juifs avaient jeté les amis de Jésus.

Mais l'onde sauvage eut pour eux de la clémence...
Après avoir, au gré des vents, longtemps erré,
La nacelle toucha, sous un ciel azuré,
Une côte splendide... Et c'était la Provence.

Les disciples, baisant le rivage enchanté
Où venait de briller pour eux la délivrance,
À des peuples cherchant l'astre de la Science
Annoncèrent bientôt le Christ ressuscité.

Et, comme auréolés de la flamme du zèle,
Confiants, ils marchaient à travers l'Ignoré...
Et la Gaule inclina son front régénéré
Devant les messagers de la Bonne Nouvelle.

Partout leur voix émut les rocs, les champs, les flots ;
Et, souffrant d'un exil sans terme la torture,
Magdeleine trente ans, dans une grotte obscure,
Des divins repentirs poussa tous les sanglots.

Elle pleura trente ans dans un vallon du Rhône,
Elle pleura trente ans, et les pleurs éperdus
Que dans la Sainte-Baume elle avait répandus
Devinrent l'eau limpide et pure de l'Huveaune.

Des longs cheveux dorés dont elle avait jadis
Essuyé l'aromate aux pieds du divin Maître,
Elle embauma les bois et les prés, et fit naître
Sous ses larmes sans fin des roses et des lis.

Errant au bord des eaux, la sainte courtisane
Au souffle de la mer donna la pureté,
Et ce souffle produit encore la beauté
Des femmes d'Avignon, d'Arles et de Maillane.

Elle transfigura les monts, et de la main
Qui toucha le linceul du vainqueur de la tombe,
Mit au front du Ventoux des blancheurs de colombe
Et fit de la Provence un pays tout divin.

Terre prédestinée éblouissant l'Histoire !

Avant que Magdeleine y sût avec ses pleurs
Créer des flots nouveaux et de nouvelles fleurs,
Elle avait engendré d'amples moissons de gloire.

Rome, qui prodiguait partout ses monuments
Et les trésors sans nom enfermés dans sa robe,
– Parce qu'elle pouvait en doter tout le globe, –
Sur elle avait versé de ses rayonnements.

La Grèce, dont l'écho lointain toujours l'enivre,
Avait illuminé son front de ses flambeaux...
Plus stable et plus heureuse, au bord des mêmes eaux,
La Provence devait grandir et lui survivre.

Et lorsque s'affaissa le vieux monde lassé,
Riche de souvenirs et d'augustes ruines,
Elle resta debout sur ses plages divines,
Debout comme un témoin glorieux du passé.

Elle garda ses mœurs et sa croyance austère,
Sa mâle poésie et son parler fécond,
Tous les dons précieux et bienfaisants qui font
D'un tout petit pays une très grande terre.

Mais à l'heure où les chefs des empires nouveaux
Fixèrent leur puissance en fixant leur frontière,
Elle vit s'éclipser l'éclat de la bannière
Dont elle avait jadis ébloui ses rivaux.

Elle vit s'éclipser l'astre de l'Espérance,
Elle entendit au loin le hurlement des loups...
Trop faible pour lutter contre le sort jaloux,
Comme un présent du ciel elle échut à la France.

Elle devait se fondre en ce groupe géant
Et fécond sur lequel l'ombre d'Athènes plane,
– Comme l'Huveaune va, sereine et diaphane,
S'assimiler au vaste et fertile Océan.

Sa langue s'altéra... comme l'or qui s'altère
Dans le creuset où fuse un autre pur métal...
Mais un barde parut, un barde sans rival,
Brûlant de propager le parler de sa mère.

À sa voix, qui vibrait sur d'augustes débris,
La vieille langue d'oc, à la saveur si rare,
Allait ressusciter comme autrefois Lazare
Dont la Provence avait baisé les pieds meurtris.

De même que Pétrarque a fait un idiome
Sonore, caressant et suave entre tous,
Ce poète créa des vocables plus doux
Que l'olive de Grasse et le muscat de Baume.

Et quand il eut poli l'harmonieux cristal
D'un langage tout plein d'une flamme féconde,
Il se prit à chanter... Et tu donnas au monde
Les chants de ta Mireille et de ton Calendal.

Un Hellène venait de naître pour la France...
Un aède, portant le théorbe enchanté,
Un primitif, superbe en sa simplicité,
Grandissait dans nos jours de dégénérescence.

En écoutant ta voix, on aurait cru, Mistral,
Qu'une île qui charmait jadis la mer Égée
Avait glissé sur l'onde et s'était agrégée,

Durant la nuit, au sol de ton pays natal.

Tu chantas la patrie au milieu des cigales,
Qui font de tes grands champs comme un royaume ailé,
Dans le mas paternel toujours ensoleillé,
Dans la sérénité des mœurs patriarcales.

Tu la chantas avec la Durance et la Crau,
Tu la chantas avec le Rhône et la Camargue,
Avec ses monts, sa mer, son mistral et son largue,
Avec ses oliviers secoués par le rau.

Dans tes chansons coulait, onde pure et sereine,
L'amour de ta province, ô merveilleux charmeur,
Comme coulait jadis sur les pieds du Sauveur
Le parfum précieux versé par Magdeleine.

Oui, l'amour du pays des fruits et du soleil,
Où tant de sève abonde, où tant de foi subsiste,
Enflammait ton grand cœur de poète et d'artiste...
Et pour toi ce pays est resté sans pareil.

Tu l'aimes pour ses prés où la fleur étincelle,
Pour ses verts tamaris, ses vignes, ses échos,
Pour ses bleus horizons vastes comme les flots
Où tu laisses vaguer si souvent ta prunelle.

Oui, tu l'aimes d'un feu fécond, toujours nouveau,
D'un feu bien plus ardent que la haine ou l'ivresse,
Du feu pur qui brûlait la sainte pécheresse
Et devait réveiller Lazare en son tombeau.

Tu l'aimes pour son ciel, pour sa côte idéale,
Ses vacarès, ses baus, ses grottes en renom,
Pour son grand vent du nord dont tu portes le nom,
Pour son parler chantant et sa foi sans égale.

Tu l’aimes, parce qu’on y sent vivre l’honneur,
Parce que de l’Hellade on y voit le fantôme,
Parce que son doux sol, où la lavande embaume,
Frémit sous les genoux des amis du Seigneur.

Mais ton cœur ne bat point pour la seule Provence :
Il nourrit dans ses plis profonds d’autres amours ;
Il adore la Gaule, et palpite toujours
Pour tout ce qui compose et rappelle la France.

Chez toi ces deux amours, ô félibre si fier,
En un patriotisme égal à ton génie
S’unissent, comme on voit en flots pleins d’harmonie
S’unir les eaux du Rhône aux ondes de la mer.

Et quand la France un jour ploya sous la défaite,
Ton cœur saigna, ton luth, trempé de pleurs de sang,
Fit monter vers le ciel un psaume attendrissant,
Qui semblait un écho des cris du roi-prophète.

De l’espoir tu gardas pourtant tous les rayons...
Ton âme de rancœurs n’est jamais obsédée,
Et tes larmes parfois font songer à l’ondée
Qui verse en souriant la fraîcheur aux sillons.

Dans l’arène de l’Art, sans détours et sans masque,
Tu luttes pour le vrai, pour le pur, pour le beau.
Ton arme de combat, qui luit comme un flambeau,
Du mal ténébreux met en fuite la tarasque.

Toutes pleines de feu, de chastes passions,
De ton pays aimé tes œuvres sont chéries.
Tu lui verses à flots des aumônes fleuries,
Que son cœur sait te rendre en bénédictions.

Sur l’idéal tu tiens fixés tes grands yeux calmes,

Et, dans la lice où doit triompher la beauté,
Aux jeunes magalis de ta vieille cité
On te voit radieux distribuer des palmes.

Souvent, oisif rêveur, dédaigneux des chemins,
À travers bois et champs, au milieu des ruines,
Sur le bord de la mer, au versant des Alpines.
Tu revis, seul, les jours des Grecs et des Romains.

Sur des flots transparents, aux mirages magiques,
Il te semble écouter la lyre d'Arion ;
Et de vagues troupeaux perdus à l'horizon
Pour toi sont les grands bœufs fumants des *Géorgiques*.

Le soir te voit fouler la cendre des aïeux ;
Pour toi le vent dans l'ombre est une voix qui prie ;
Et ton oreille entend l'âme de la patrie
Hennir dans les clameurs du vieux Rhône écumeux.

Environné d'oiseaux, d'abeilles, de lampyres,
Poète du soleil, tu ne sais que chanter.
Un souffle, un rien t'enflamme et te fait palpiter,
Et ta lyre aujourd'hui couvre toutes les lyres.

Et comme le Ventoux, qui de son front neigeux
Domine du lointain la Méditerranée,
Tu dresses, blanchissant, ta tête couronnée
Au-dessus des grands flots de ce siècle orageux.

Oui, du siècle tu sens à tes pieds le tonnerre...
Et désormais ton nom si glorieux, Mistral,
Ton nom mélodieux, tintant comme un cristal,
Brillera près de ceux de Virgile et d'Homère !

Lincoln

Au président Roosevelt

Après avoir brisé les chaînes d'Albion,
Avoir réalisé la vaste ambition
De dérouler au vent large du Nouveau-Monde
Une bannière où l'or des étoiles abonde,
Après avoir promis à tous les opprimés
L'asile de ses bords féconds et parfumés,
Le peuple américain oublia la noblesse
Des doctrines pour qui ses soldats en détresse
Sept ans avaient partout stoïquement lutté
Au nom des Droits de l'Homme et de l'Égalité.
Il oublia bientôt une époque de gloire
Dont les éclairs donnaient un frisson à l'Histoire ;
Et des fers qu'il avait fait voler en éclats
Il voulut en forger d'autres, plus lourds, hélas !
Et quatre millions de Noirs, ivres de rage,
Rampèrent sous le poids d'un monstrueux servage,
Lacérés par les fouets ou traqués par les chiens,
Et touchant de pitié jusqu'aux fauves Indiens.
En vain l'Europe avait, à la clarté sévère
Des flambeaux allumés aux rayons du Calvaire,
Cent fois montré l'immense abîme de mépris
Où glissait l'Union en restant sourde aux cris
Des nègres aux abois tenaillés par la Force ;
En vain le grand Channing et le grand Wilberforce,
Décrivant les affreux tourments de ces captifs
En des accents non moins sincères que plaintifs,
Avaient au monde entier fait répandre des larmes ;
En vain John Brown avait osé crier : Aux armes !

À ses deux fils tombés plus tard sous son drapeau;
En vain ce juste avait péri sur l'échafaud
Et scellé de son sang la plus sainte des causes, Les
despotes trônaient dans des apothéoses,
Et les marchands de chair humaine et leurs suppôts
De longs ricanements couvraient les longs sanglots.

Durant quatre-vingts ans tout un peuple d'esclaves
Sinistrement gémit et mordit ses entraves,
Écrasé sous l'affront, broyé par le travail,
Traité comme un immonde et repoussant bétail;
Et ceux qui demandaient au ciel sa délivrance
Avaient vu s'envoler leur dernière espérance,
Quand parut Abraham Lincoln.
Né dans la paix
Des champs, sous un vieux toit voisin d'un bois
épais Dont le vent lui soufflait les sauvages arômes,
Lincoln apprit à lire au vieux livre des chaumes,
Des forêts et des eaux, et grandit entouré
De ce qui fait du sol natal un sol sacré.
Et dans l'hymne du nid, dans le chant de la brise,
Dans le refrain des flots que le soleil irise,
Dans le parfum des fleurs ou du foin frais coupé,
Sous le ciel lumineux ou de brume estompé,
Dans le gazouillement des seigles et des orges,
Sur qui planent ramiers, bouvreuils et rouges-gorges,
Dans les vents de l'hiver et les feux de l'été,
Il prit l'ardeur, l'élan, la force, la gaîté,
Le souffle, la clarté, la douceur, l'harmonie,
Qui forment le grand cœur et le vaste génie.
La splendeur de l'aurore et l'éclat du couchant,
Le silence du bois et le calme du champ
Lui donnèrent l'amour du beau, du pur, du juste.
La nature le fit droit, rugueux et robuste
Comme le chêne, fier comme l'aigle, clément
Comme l'apôtre, bon comme le bon froment,

Discret et patient comme la destinée,
Dont il semblait garder l’empreinte, burinée
Sur sa face tragique.
                                        À peine adolescent,
Il plonge dans le sol l’acier fertilisant,
Pour donner du pain noir à sa mère invalide.
Mais la mère s’éteint ; la maison est bien vide ;
Et le fils en pleurs fuit du vieux seuil désolé,
Pour s’en aller planter sa tente d’exilé
Sous un ciel où le sort sera plus doux peut-être.
Avec l’austérité du soldat et du prêtre,
Il travaille et combat sans trêve et sans repos,
Tour à tour bûcheron et gardeur de troupeaux.
Un matin, on le voit batelier sur un fleuve.
Ayant là bien souvent chancelé sous l’épreuve,
Ayant vu sur les eaux plus d’ombre que d’azur,
Au négoce Lincoln demande un pain moins dur.
Plus tard la passion de l’étude l’enivre,
Et chaque soir le voit penché sur quelque livre.
Des deux mondes il lit les Pascals, les Buffons,
Veut de la loi scruter les arcanes profonds,
Sur les codes pâlit, revêt bientôt la toge,
Dans le prétoire entend la rumeur de l’éloge
Saluant les éclats d’un verbe large et fier,
Où l’on sent tressaillir sa loyauté de fer ;
Puis il jette aux partis son nom de prolétaire,
Et son nom sort vainqueur de l’urne populaire.
Le soleil du Succès s’est levé sur ses jours,
Il doit monter encore, il doit monter toujours,
Et comme l’astre d’or, émergeant de la brume,
Dissipe avec lenteur ce voile épais qui fume,
Et finit par briller de toute sa clarté,
Abraham Lincoln sort de son obscurité,
Rayonne à son zénith, et du pays qu’il aime
Le bûcheron devient le magistrat suprême.

Pendant que l’ouvrier obscur avait grandi
Sous le soleil du Nord, les hommes du Midi,
Les cruels champions du cruel Esclavage,
Sachant que tôt ou tard crèverait le nuage
Formé du flot des pleurs des nègres opprimés,
Déjà depuis longtemps s’étaient dans l’ombre armés
Contre ceux qui rêvaient, ô sublime équilibre !
Tous les hommes égaux sur une terre libre.

Or Abraham Lincoln, ce prêtre du devoir,
En prenant dans ses mains les rênes du pouvoir,
Malgré tout son désir de briser les despotes
Insensibles aux cris navrants de leurs ilotes,
Jette à ces vils tyrans le mot des saints espoirs
Dans l’offre du rachat des misérables noirs.

À cette offre, le Sud, vibrant d’ardeur guerrière,
De la Sécession arbore la bannière,
Embouche le clairon, démuselle l’airain ;
Et la lutte commence, et le chef souverain
De la grande Union se lève, se prodigue,
Pour repousser l’attaque, opposer une digue
Aux vastes flots humains déchaînés tout à coup.
Nouveau Carnot, toujours ardent, toujours debout,
Il fait partout surgir de puissantes cohortes,
Choisit les généraux, ouvre toutes les portes
Par où rêvent d’entrer génie, ambition ;
Et, sentant vivre en lui toute une nation,
Dirige seul l’État, donne à tous la réplique,
Veille jalousement sur la caisse publique,
Ébranle le forum de son verbe émouvant,
Tout plein des grands frissons des drapeaux dans le vent,
Bouleverse tout l’art des batailles navales
Avec les monitors aux foudres sans rivales ;
Puis proclame un décret où brille le rayon
De ce mot solennel : *Émancipation !*

Dès lors fouettés au front par un vent d'épopée,
Tous les hommes du Nord veulent porter l'épée
Pour combattre les fils de la Sécession,
Secouer tous les jougs et sauver l'Union.
Mais cent revers bientôt endeuillent leur bannière.
Bien souvent ils croient voir l'espérance dernière
S'évanouir pour eux. Lincoln, lui, voit toujours
La gloire étinceler dans le lointain des jours,
Voit rayonner sans fin la cime haute et calme
Où l'Avenir lui tend en souriant sa palme ;
Et, remué jusqu'au tréfond de son grand cœur
Par la proscription du Droit et de l'Honneur,
Il jure que des chocs de ce conflit immense
Jaillira pour les noirs la sainte délivrance.

Parfois, la nuit, assis sous sa lampe, brisé
De lassitude, seul, morne, le chef baissé,
Le menton dans la main, les yeux voilés, il rêve.
Il rêve, et devant lui brille l'acier du glaive
Que Grant fait tournoyer au front du régiment.
Devant lui le canon crache l'obus fumant.
Les humbles vétérans et les conscrits superbes
Sont fauchés et foulés partout comme des herbes,
Les chevaux, éventrés, se tordent, convulsifs,
Parmi les caissons lourds et les affûts massifs ;
Et sa prunelle voit se gonfler en rivières
Le sang chaud rougissant le sol et les civières ;
Son oreille perçoit à travers les cent bruits
Du fer jonchant les prés de morts et de débris,
À travers les clameurs de la charge âpre et noire,
Le râle des mourants criant : À boire ! à boire !
Oui, toutes les horreurs d'un combat acharné
Viennent hanter l'esprit du veilleur consterné ;
Et la pitié lui met des pleurs à la paupière.
Alors il voudrait mettre un terme à cette guerre
Qui fait, hélas ! verser tant de sang généreux,

Estimant le destin des captifs moins affreux
Que celui des soldats voués au sacrifice
Pour secourir le Droit et venger la Justice…
Mais tout à coup, pendant qu'il rêve ainsi, hagard,
Une nouvelle scène a frappé son regard,
Et Lincoln, effaré, voit des enfants, des vierges
Et des vieillards se tordre, en hurlant, sous les verges ;
Il entend les jurons d'immondes négriers,
Il entend les abois stridents de lévriers
Lancés, dans les fourrés touffus, à la poursuite
D'esclaves évadés qui cherchent dans la fuite
– Saignants des fers qu'on rive aux plus vils animaux
– Un adoucissement passager à leurs maux.
Il entend, frémissant et l'oreille tendue,
Les lamentations d'une mère éperdue,
À qui l'agent priseur arrache son enfant.
Lincoln est secoué d'un sanglot étouffant.
Et le voilà soudain debout. Pâle, très pâle,
Il marche, et, magnifique en sa grandeur spectrale,
Il s'écrie, enflammé, crispant ses larges mains :
– Puisque la Liberté, depuis les vieux Romains,
Doit croître dans le sang, ne cessons d'en répandre !
… Il faut que l'Arbre soit robuste et puisse étendre
Ses vigoureux rameaux comme un dais frissonnant
Sur tous les travailleurs du nouveau continent.
Et l'aube le surprend encore sous sa lampe,
La plume aux doigts, fébrile, et le feu dans la tempe,
Les yeux sur l'échiquier où se joue aujourd'hui
Le sort de l'Union qui n'espère qu'en lui.

Et le travail croissant courbe sa haute taille.
Maintenant tous les jours il gagne une bataille,
Car Grant écrit avec son sabre de combat
Ce que sur le papier trace l'homme d'État
Avec la clairvoyance et l'ardeur du génie.
Et bientôt de Richmond la victoire inouïe

Verse aux nègres ployés sous le joug des tyrans
D'un triomphant espoir les rayons fulgurants.
Et Lee, Johnston, vaincus plus nobles que Pompée,
Au fier libérateur vont rendre leur épée;
Et Lincoln tend au Sud l'olivier de la Paix;
Et du sépulcre sort, radieux, le Progrès,
Sur qui le Despotisme avait roulé sa pierre;
La Justice endormie ouvre enfin la paupière;
Le Nouveau-Monde bat des mains à ce réveil;
Et les fers des captifs souriant au soleil
Tombent avec le bruit caressant d'une lyre;
Et fait de gratitude où vibre du délire,
Tout plein du feu fervent des cierges de l'autel,
Un hosanna sublime, immense, universel,
Monte vers l'immuable azur des grands cieux calmes.

Le bûcheron avait cueilli toutes les palmes;
Il ne lui manquait plus, dans son ascension,
Que celle qui ceignit César et Phocion,
Et l'assassin Booth vint l'ajouter à sa gerbe;
Et quand le fer brutal brisa son front superbe
Baigné de la sueur des grands labeurs sacrés,
De tous les continents les peuples éplorés,
Qui la veille acclamaient la suprême victoire
Des nobles fils du Nord, ces moissonneurs de gloire
Dont notre rivage est encor tout ébloui,
Comprirent qu'en Lincoln s'était évanoui
Un des rares flambeaux qui sur la mer des âges
– Où flottent les débris de milliers de naufrages –
Guident de leurs rayons la vieille humanité
Par la route du Droit et de la Liberté!

I

Comme on voit sur la mer ténébreuse des feux
Bienfaisants à l’égal des astres dans les cieux,
Montrer, le soir, la route à la barque incertaine,
Il est sur l’océan des âges des titans,
Qui, semant derrière eux des rayons éclatants,
Guident incessamment la grande flotte humaine.

Ces titans lumineux, qui tiennent dans leur main
La flamme inextinguible indiquant le chemin
Aux enfants de Japhet courbés par la tempête,
Ces guides inspirés, ces divins éclaireurs,
Qui dissipent la brume épaisse des erreurs,
Ce sont les inventeurs, les savants, les poètes.

Ils versent, en marchant, de sublimes lueurs
Dans la nuit des cerveaux et dans la nuit des cœurs.
Et si tous ces brillants et fiers vainqueurs de l’ombre
S’engouffraient dans le morne abîme des tombeaux,
La pauvre humanité, sans phares, sans flambeaux,
Disparaîtrait soudain comme un vaisseau qui sombre.

Brûlés d’enthousiasme, altérés de savoir,
Ils peuvent tout oser, ils savent tout prévoir.
L’espoir emplit leur âme et gonfle leur narine.
La soif de l’idéal est toujours leur tourment.
Ils prêchent la concorde et sentent constamment
Le cœur de leur pays battre dans leur poitrine.

De temps en temps surgit un nouveau phare
humain. Herschell part, Arago rayonnera demain.

À servir d’éclaireur toujours quelqu’un s’obstine.
Gutenberg et Harvey sont suivis de Newton ;
Shakspere est le hardi précurseur de Milton ;
À Chénier disparu succède Lamartine.

Sans hésitation, sans halte et sans déclin,
Vont toujours les Bacon, les Pascal, les Franklin,
Dirigeant les vaisseaux vivants vers quelque rive,
L’œil dans les profondeurs de l’azur infini.
Après Morse et Fulton apparaît Marconi,
Après le grand Linné le grand Nobel arrive.

II

Le grand Nobel arrive ! – Au sortir du berceau,
Il quitte la Suède… Il est comme l’oiseau
Emporté loin du nid par la brise qui passe.
Il doit suivre son père en de lointains pays.
Il en revient les yeux et l’esprit éblouis,
Ivre d’ambition, d’espérance et d’espace.

Promenant un regard serein sur l’avenir,
Et rêvant un bonheur qui ne doit pas finir,
Il adore une enfant dont la grâce l’enflamme
Et sur sa route met une lueur du ciel.
Hélas ! comme l’hymen va lui verser son miel,
La mort fauche la fleur qui parfumait son âme.

Foudroyé par ce coup de la fatalité,
Qui n’a pu cependant abattre sa fierté,
Il fait un vœu qui doit changer son existence ;
Et, fermant son grand cœur comme on ferme un cercueil,
Il dit à ses amis attristés de son deuil :

– Moi, je n'épouserai jamais que la Science ! –

La Science devint l'épouse de Nobel ;
Elle conçut de lui maint enfant immortel.
Grâce à cette union libre, austère et fidèle,
Les Alpes ont senti transpercer leurs massifs,
Et le globe, entr'ouvert au choc des explosifs,
Donne plus librement les trésors qu'il recèle.

La fortune sourit au jeune ambitieux.
Paradoxe frappant et tout mystérieux !
Ce hardi créateur, qui cherchait, dans ses veilles,
Le plus prodigieux des engins destructeurs,
Aux poètes cléments prodigua ses faveurs,
Et sans cesse de l'Art exalta les merveilles.

Autant que formidable il était généreux :
Tel le dieu qu'adoraient ses plus lointains aïeux,
Le dieu qui d'une main brandissait le tonnerre
Et de l'autre laissait ruisseler les bienfaits.
Ouvrier de la guerre, apôtre de la paix,
Il fut un nouveau Thor éblouissant la terre.

Il rêvait, cet étrange et sublime voyant,
D'unir les nations en un groupe géant
Autour du même autel et de la même table ;
Il rêvait la concorde au milieu d'un enfer ;
Il rêvait la tendresse en martelant le fer,
Et poursuivait sans fin ce songe incomparable.

– Je voudrais, disait-il, que chaque engin guerrier
Pour tous les combattants devînt si meurtrier
Que chaque souverain devant une bataille
Reculât tout à coup d'une indicible horreur…
Je voudrais que l'amour remplaçât la fureur,
Qu'on fit pleuvoir l'aumône au lieu de la mitraille. –

Tous les soirs le voyaient travailler et chercher…
Et quand cet homme, un jour, vit la mort s’approcher,
Il consacra tout l’or de sa fortune immense
Au triomphe béni des armes de la paix,
Il fit un testament qui vivra pour jamais,
Solennel comme l’Art, beau comme la Clémence.

Pareil testament peut orner un panthéon ;
Ceux de Pierre le Grand et de Napoléon
Semblent, auprès, mesquins aux porteurs de la lyre ;
Il a rempli le monde entier d’étonnement ;
Et voici ce qu’on peut lire en ce document
Que ma muse hardie a tenté de traduire :

III

– Poètes, accordez vos luths harmonieux,
Et dites les splendeurs de la terre et des cieux !
Louez Celui qui tient entre ses mains les mondes
Que l’on voit resplendir dans les champs éthérés !
Chantez les bois, chantez les monts, chantez les prés,
Chantez l’inviolable immensité des ondes !

Montez sur les Horebs ! montez sur les Thabors !
De ces sommets sacrés épandez vos accords.
Oui, montez, oui, planez comme aigles et
colombes ; Et, lorsque vous aurez fatigué votre vol,
Redescendez, pliez les genoux sur le sol,
Souriez aux berceaux et priez sur les tombes !

Jetez à tous l’écho suave de vos chants.
Que vos cœurs soient ouverts à tous, même aux méchants,
Que vos bras soient l’appui de quiconque chancelle.
Aux frères désunis, aux étrangers jaloux,
Ne cessez de crier : Aimez-vous ! aimez-vous !
Aux nations prêchez la paix universelle !

Et vous, savants, chercheurs, altérés d’infini,
Sur le creuset fumant ou le livre jauni,
Sur l’outil qui flamboie ou l’arme qui fulmine,
Sur quelque noir fossile ou quelque blanc corail,
Sur le bois ou l’acier, sur la pierre ou l’émail,
Penchez vos fronts brûlants que l’idée illumine !

À la clarté du jour, aux lueurs de la nuit,
Dans la foudre qui brille et la vapeur qui fuit,
Dans tous les éléments et dans chaque domaine,
Cherchez tout ce qui doit rendre heureux et meilleur,
Tout ce qui peut chasser la haine et la douleur,
Tout ce qui peut aider l’ascension humaine !

Emprisonnez les vents et bridez les éclairs !
Laissez-vous emporter par le vaisseau des airs,
Qui vole au but lointain comme la flèche aux cibles.
Abolissez l’exil, supprimez les bourreaux,
Chassez tous les tyrans, chassez tous les fléaux,
Rendez la faim, la rage et la guerre impossibles !

Poètes et savants, travaillez de concert !
Allumez des soleils dans l’ombre du désert ;
Attirez les bonheurs, éloignez les désastres !
Ne cessez de redire : Espérez ! espérez !
Et vous sentirez tous sur vos fronts inspirés

La bénédiction des hommes et des astres ! –

IV

Non, rien n’est comparable à cet enseignement.
C’est une illusion et c’est un monument.
Et si l’humanité, dans son étroite sphère,
Voit se réaliser ce qu’a rêvé Nobel,
L’Éden se rouvrira tout à coup, et le ciel
Dans un baiser sans fin embrassera la terre !

Jamais penseur n’a fait songe plus ravissant ;
Et dans ce siècle étrange, où le flot grandissant
Du froid positivisme envahit chaque cime,
Où l’esprit est noyé par une mer d’airain,
Nobel nous apparaît comme un mont souverain
Qui dresse son sommet neigeux sur un abîme !

Il a la majesté de l’antique Hélicon,
Et comme Homère aveugle, en chantant Ilion,
A fait du petit coin de terre des Hellènes
Un pays qui nous jette un éblouissement,
L’immortel inventeur mit par son testament
La Suède au-dessus des plus vastes domaines !

Oui, depuis que Nobel a légué ses trésors,
Depuis qu’il est couché dans le séjour des morts,
La terre d’Olaüs domine chaque empire,
Et, ceinte d’un fleuron d’ineffables lauriers
Oppose aux grands soldats des grands peuples guerriers
L’invincible armement du cœur et du sourire !

Champlain

Poème récité par l'auteur, le 4 juillet 1907,
au pied du monument du fondateur de Québec,
à Champlain, N. Y. É. U. A.

I

Promenant l'étendard du Christ et du Progrès
Dans les immensités vierges du Nouveau-Monde,
La France, l'œil tourné vers les altiers sommets
Que l'Avenir divin de ses rayons inonde,
A laissé sur ces bords une trace féconde
Que le temps destructeur n'effacera jamais.

Pour jeter sa semence au sol de l'Amérique,
Pour asseoir un empire en des déserts sans fin,
Ses preux ont combattu, pleins d'une ardeur épique,
Les Indiens, les Anglais, la Trahison, la Faim,
Des bancs de Terre-Neuve à la mer de Baffin,
Des banquises du Pôle aux pampas du Tropique.

Mais de tous les vaillants au renom souverain
Qui sur ce continent luttèrent pour la France,
Nul n'est ceint d'un laurier plus frais et plus serein
Que le Jason chrétien, dont la Reconnaissance
Acclame la ferveur, l'audace et la science
Dans le noble et tragique orgueil de cet airain.

Fils d'un rude et hardi pêcheur de la Saintonge,
Champlain grandit au bord du gouffre illimité,

Et, dans une ombre où l'œil du poète se plonge,
Assoiffé d'aventure, ivre d'immensité,
En son adolescence et sa virilité,
Livra toute son âme au vaste essor du Songe.

Il rêva de sonder cette mer de cristal
Qui de Colomb avait bercé les caravelles,
Il rêva de fouler le terroir boréal,
D'y faire rayonner l'or des blondes javelles ;
Et, pour planter la croix sur des cimes nouvelles,
Intrépide, il quitta le rivage natal.

Les larges flots d'azur du Saint-Laurent sauvage,
Encore émus d'avoir porté les galions
De l'immortel Cartier découvrant notre plage,
Sous l'éther estival tout baigné de rayons,
Réfléchirent bientôt les humbles pavillons
De la nef que montait le marin de Brouage.

II

Maintenant les grands pins canadiens crouleront ;
Et sur un promontoire, où sommeillaient naguère
Quelques wigwams, les murs de Québec surgiront ;
L'Algonquin laissera choir la hache de guerre,
Les orgueilleux sachems d'une peuplade altière
Devant le fondateur viendront courber le front.

Le noble aventurier percera les mystères
De déserts ténébreux, d'insondables forêts ;
Il franchira des lacs géants et solitaires,
Aux bords inexplorés et vierges de guérets,
Et qui n'avaient encor sur leurs flots clairs et frais

Bercé que les esquifs des tribus sanguinaires.

Il sera l'allié des Hurons aux abois
Traqués par des rivaux altérés de carnage ;
Il les protégera dans l'ombre des grands bois ;
Et sur le même sol d'où monte notre hommage
Vers le fier découvreur de ce libre rivage
Les opprimés vaincront les cruels Iroquois.

Sur ses traces, portant hache, faucille et bêche,
S'avanceront, joyeux, des défricheurs normands ;
Et les blés, sous la brise harmonieuse et fraîche,
En tous sens jetteront leurs étincellements ;
Et, près de flots jaseurs et de fourrés dormants,
Des clochers sur l'azur profileront leur flèche.

Les humbles Récollets venus, à son appel,
Travailler sous la haire à la moisson divine,
Iront cueillant partout des âmes pour le ciel ;
L'arbre saint du Progrès étendra sa racine
À travers les débris d'idoles en ruine…
Et Québec grandira sur son roc solennel.

Le découvreur vingt fois passera l'Atlantique,
Pour aller implorer justice aux pieds du roi ;
Il saura déjouer maint complot satanique…
Son dévoûment sera viril comme sa foi ;
Et l'Avenir, qu'il vit souvent avec effroi,
Enfin éblouira son regard prophétique.

III

Mais pendant que l'ardent fondateur est grisé,

Dans ses vastes labeurs, du vin de l’espérance,
Le spectre de la Faim apparaît, hérissé,
Aux colons qui, narguant, la veille, la souffrance,
Rêvaient sur leurs sillons le calme et l’abondance...
Et bientôt par l’Anglais Québec est menacé.

Sans vivres, sans canons, la ville, née à peine,
Ouvre, la rage au cœur, sa porte aux assaillants;
Et, contraint par le sort de déserter l’arène,
Le vieux lutteur, suivi du groupe de vaillants
Qui l’escortait le long des grands flots aboyants,
Repart, désespéré, pour la France lointaine.

Il regrette les bois témoins des fiers efforts
Qu’il déploya vingt ans en poursuivant son rêve,
Il souffre loin du sol où tant d’amis sont morts,
Et, navré d’un sanglot qui du Ponant s’élève,
Il tente obstinément, sans relâche et sans trêve,
De faire à son pays restituer nos bords.

Le succès vient enfin couronner sa constance;
Un traité, qu’Albion avait mis à néant,
Ressuscite, rendant aux vaincus l’espérance...
Et Champlain, traversant de nouveau l’Océan,
Rouvre, tout radieux, sur le fleuve géant
Les plis fleurdelisés du drapeau de la France.

Et les arbres altiers de notre sol fécond
S’affaissent plus nombreux sous l’éclair de la hache,
Les blés plus largement déroulent leur flot blond,
Mainte peuplade errante à la glèbe s’attache...
Mais, comme tout sourit au fondateur sans tache,
Il sent le vol glacé de la mort sur son front.

Et le colon, qu’avait électrisé son zèle,
Le trappeur, l’Iroquois à l’indomptable orgueil,

Le prêtre, le soldat et le Huron fidèle,
Qui l'avaient vu lutter dans la joie ou le deuil,
En un sombre unisson pleurent sur le cercueil
Du père et du sauveur de la Gaule nouvelle.

IV

Oui, Champlain fut le père et le sauveur des preux
Qui rêvaient de fonder sous nos cieux un royaume.
Sa prescience avait l'ampleur des bois ombreux
Dont ils aimaient jadis à respirer l'arôme ;
Et comme sur l'autel la fleur du lis embaume,
Sa vertu parfuma la terre des aïeux.

Il fut un précurseur, un guerrier, un apôtre ;
Il fut le bienfaiteur de tout le genre humain
En jetant au terroir laurentien l'épeautre ;
Et quand il s'avança, l'arquebuse à la main,
Sur la rive voisine, il fraya le chemin
Qui nous mène aujourd'hui d'un océan à l'autre.

Il fraya le chemin au groupe de héros
Qui devaient les premiers, la croix sur la poitrine,
Du grand Mississipi réveiller les échos.
Oui, grâce à son courage, à son œuvre divine,
Le soleil flamboyant du Progrès illumine
Les trésors de pays sans borne et sans rivaux.

Mais, malgré son savoir et malgré son génie,
Dans la fiévreuse ardeur de ses féconds travaux,
Il sentit vaguement la puissance infinie
Des germes qu'il semait dans des sillons nouveaux,
Il entrevit à peine, en nos bois, sur nos eaux,

Ce qu'allait enfanter cette plage bénie.

Oh ! s'il pouvait, du haut de l'immortalité,
Sur nos foyers en joie abaisser la paupière,
S'il voyait, aux rayons éclatants de l'été,
Ce qui s'est accompli pour notre race austère
Sous les fières couleurs de la vieille Angleterre,
Sous le drapeau de l'Aigle et de la Liberté ! ...

Mais que dis-je ? Il nous voit groupés dans cette plaine,
Il contemple nos champs, nos bourgs et nos cités,
Il promène sur nous sa prunelle sereine,
Toute baignée encor des célestes clartés,
Et je l'entends qui dit : Vous êtes bien restés
Les dignes rejetons de la France chrétienne !

EN FRANCE

France ! France ! séjour de joie et de lumière,
Sanctuaire fleuri de toute charité,
Prends, unis mon cœur frêle à ton éternité.

GUSTAVE ZIDLER

Aux Invalides

À Jean Lionnet

> I would rather have been a French peasant and worn wooden shoes… I would rather have been that man and gone down to the tongueless silence of the dreamless dust, than to have been that imperial impersonation of force and murder, known as Napoléon the Great.
>
> INGERSOLL

Naguère, voyageur enivré de Paris,
Ébloui de l'éclat de ses frontons splendides
Et du rayonnement de ses vastes esprits,
Je suis allé passer un jour aux Invalides.

J'ai longtemps contemplé les vieux canons rangés
Autour de ce palais beau comme la victoire ;
J'ai longtemps contemplé les drapeaux étrangers
Suspendus aux lambris du temple de la Gloire.

J'ai palpé les habits de combat d'anciens preux
Qui surent éclipser les grands guerriers d'Athènes,
Et je me suis penché sur le cercueil pompeux
Où dort le plus fameux de tous les capitaines.

Et, pendant que, rêveur, tout frémissant d'émoi
Je fixais cette tombe étrange et solennelle,
Tout un passé lointain se dressa devant moi,
Le grand Napoléon passa sous ma prunelle.

Il m'apparut devant Toulon, jeune et hardi,

Commençant des combats dont l'écho vibre encore ;
Il m'apparut au pont d'Arcole, après Lodi,
Agitant dans sa main le drapeau tricolore.

Sous mes yeux il saisit le sceptre impérial.
Il sonna de l'Europe aux fers la délivrance,
Et mêla, traversant les monts comme Annibal,
Aux aigles des rochers les aigles de la France.

Partout il m'apparut plein d'un sublime élan
Et tranchant tout du fil de sa terrible épée.
Sous mes yeux il vainquit à Wagram, à Milan,
À Marengo, – plus grand que César et Pompée.

Sous mes yeux Austerlitz, Friedland, Iéna,
S'inclinèrent devant ses soldats intrépides.
Sous mes yeux aveuglés son glaive rayonna
Du front des Apennins au pied des Pyramides.

Je le vis en Russie assailli par le Nord
Déroulant son linceul de neige sur son astre ;
Je le vis à Leipsick, accablé par le sort,
Tout courbé sous l'horreur du plus navrant désastre.

Je le vis prisonnier, je le vis s'évader
D'une île, se jeter dans les bras de la France,
Remonter sur un trône et vouloir le garder
Par la seule vigueur de son génie immense.

Je le vis sur le champ fatal de Waterloo,
Vaincu par Wellington et battant en retraite.
Je vis l'audacieux et fier vainqueur d'Eylau
Pour la deuxième fois broyé par la défaite.

Je vis captif encor ce sublime tyran,
Qui semblait avoir clos son âme à toute extase ;

Je le vis sur un noir rocher de l’Océan,
Semblable à Prométhée au sommet du Caucase.

J’entendis soupirer la grande nation ;
J’entendis les sanglots d’orphelins et de veuves
Qu’il avait immolés à son ambition ;
J’entendis pleurer champs, forêts, ruisseaux et fleuves.

J’entendis murmurer, ô murmure navrant !
La femme de César, l’auguste délaissée,
La seule qui jamais chérît le conquérant,
Et que d’un bras de fer il avait repoussée.

Et j’entendis gémir un pontife ployé
Sous le fardeau des ans et sous le poids des chaînes…
J’entendis choir le corps du Bourbon foudroyé
Dans la sinistre nuit des fossés de Vincennes.

Et j’ai dit, en sortant du grand temple doré :
– J’aimerais cent fois mieux être un obscur poète,
N’ayant pour tout trésor que son luth inspiré,
Et ne sachant parfois où reposer sa tête ;

J’aimerais cent fois mieux être ce barde errant,
Que d’avoir incarné le meurtre avec la force,
Que d’avoir triomphé comme l’a fait ce Corse,
Qui devait se nommer Napoléon le Grand ! –

À Louis Herbette

conseiller d’État

Dès mon enfance, épris de ce peuple fameux
Dont Thiers et Michelet ont exalté le rôle,
Je brûlais de franchir l'Atlantique écumeux
Pour aller respirer l'air divin de la Gaule.

J'aurais voulu ravir au goéland son vol,
Pour planer au-dessus des vastes eaux amères
Et m'en aller fouler, là-bas, là-bas, le sol
D'où sont venus ici ceux qui furent mes pères.

Oui, depuis bien longtemps devant moi rayonnait
La terre des grands cœurs, que tout penseur vénère...
Mais quelque chose, ami, toujours me retenait
Loin des enchantements de la France ma mère.

J'allais perdre, tourné vers ce point lumineux,
Tout espoir de voguer du côté de l'Aurore,
Quand le sort complaisant vint briser les doux nœuds
Qui me liaient au sol canadien que j'adore.

Et je quittai les bords altiers du Saint-Laurent,
Et, porté, par les flots d'une mer attiédie,
Un matin, je touchai, de plaisir délirant,
La côte de la riche et douce Normandie.

Je foulai, remué de frissons inouïs,
Le terroir qui servit à mes aïeux d'arène,
Et bientôt apparut à mes yeux éblouis
De l'immense Paris la splendeur souveraine.

J'avais réalisé mon rêve le plus beau.
Trois mois durant, la Ville, à la fois sainte et folle,
Qui sert au monde entier de guide et de flambeau,
M'aveugla de l'éclair sans nom qui l'auréole.

Et ce que Michel-Ange a conçu de plus grand,

Tout ce qu'Eschyle a mis d'angoissant dans le drame,
Tout ce que Beethoven a créé d'enivrant,
Tout le charme dont Dieu voulut doter la femme,

Tout ce qui peut ravir les cœurs et les esprits,
Tout ce qui vous séduit et tout ce qui vous flatte,
Oui, tout cela, je l'ai savouré dans Paris,
Et j'ai trouvé chez vous le foyer de Socrate.

J'ai trouvé la sagesse et la bonté d'un dieu
Sous votre toit serein, où tout regret s'apaise,
Et dans votre grand verbe altier et plein de feu
J'ai senti tressaillir la vieille âme française.

J'ai senti tressaillir le plus pur dévoûment
Sous vos vastes lambris hospitaliers et calmes...
Vous aimez les accents du barde, et constamment
Vous demandez pour lui des lauriers et des palmes.

Vous portez un drapeau que suivent tous les cœurs.
Vers l'Idéal un souffle impétueux vous mène,
Et Paris voit en vous un des fiers éclaireurs
Qui vont guidant toujours la grande armée humaine.

Heureux de protéger et prompt à secourir,
Vous voulez que chacun foule à ses pieds des roses,
Et, grâce à vous, ami, j'ai vu pour moi s'ouvrir
Bien des bras inconnus et bien des portes closes.

Grâce à vous, qui m'avez, un jour, pris par la main,
J'ai gravi des sommets que la gloire environne,
Des rivaux ont jeté des fleurs sur mon chemin,
Le vieux Paris a ceint mon front d'une couronne.

Désormais vos amis de France sont les miens.
J'ai pour eux un amour ardent, sincère et stable,

Et, malgré mon retour aux bords laurentiens,
Je vois toujours leur groupe autour de votre table.

Oui, je verrai toujours votre logis si cher...
Et maintenant du fond d'une âpre solitude
Je vous tends par-dessus les grands flots de la mer
Mes deux bras frémissants qu'émeut la gratitude.

À Louis Tiercelin

Qui m'envoie « La Bretagne qui chante »

Le chant, triste ou joyeux, de l'Océan immense
Qui caresse ou qui bat les falaises d'Armor,
Sous la brume traîtresse ou sous l'étoile d'or,
Héritier de Brizeux, a bercé votre enfance.

Cc chant, qui meurt sans fin et sans fin recommence,
– Que la rafale ploie ou rouvre son essor, –
Ô barde, tous les jours vous l'écoutez encor
Dans les lames en joie ou les flots en démence.

Oui, vous vous en grisez encore à Paramé,
En gonflant vos poumons du grand souffle embaumé
Qui passe sur la lande et l'onde qui moutonne.

Et voilà ce qui fait qu'en lisant vos beaux vers
Je crois y respirer les arômes amers
Des pins et des ajoncs de la côte bretonne.

À J. de Saint-J.

Qui m'apprend confidentiellement
une bonne nouvelle par une lettre datée de Paris

Je rêvais, esseulé, sous un bosquet divin,
Près d'une onde où nul bruit séditieux n'arrive,
Quand soudain, agitant quelque chose en sa main,
Un intime accourut m'apporter ta missive.

Ton secret est bien doux et ma joie est bien vive.
Merci, noble Français ! merci, frère lointain,
Qui, malgré l'Océan, crois toujours voir la rive
Où brilla le rayon de ton premier matin.

Depuis hier j'ai lu plus de vingt fois ta lettre. Sur
mon cœur tout ému je viens de la remettre. Il me
semble parfois l'y sentir palpiter.

Et mes mains l'ont flattée ainsi que l'on caresse
Le pigeon voyageur venu nous apporter
Un message imprégné d'espoir ou de tendresse.

À Edmond Montet

Nous nous sommes connus, par un matin d'hiver,
Au sein du vieux Paris frivole et frénétique.
Je venais de franchir les flots de l'Atlantique,
Et, toi, tu projetais de repasser la mer.

Durant trois mois – je m'en souviens comme d'hier
– Nous avons cultivé poésie et musique
À ton humble foyer joyeux et sympathique,
Sans un propos railleur, sans un sourire amer.

Et quand je t'ai quitté pour revoir la patrie,
J'ai senti dans mon âme attristée et meurtrie
Frémir un nœud loyal qu'on ne peut délier.

Et depuis lors, malgré le temps et la distance,
Je vois toujours couler un des fleuves de France
Et rayonner au bord ton seuil hospitalier.

À Théodore Botrel

Qui m'envoie le poème qu'il a écrit pour l'inauguration
du monument Jacques-Cartier, à Saint-Malo, France,
le 23 juillet 1905.

Barde, grâce à tes chants inspirés, le marin
Qui sous François Premier servit si bien la France,
Revit au sol breton, tourné vers l'onde immense,

Debout dans la fierté tragique de l'airain.

Pour fondre cet airain, tu désertas la Rance,
Et, saluant nos bords d'un geste souverain,
Mendiant glorieux, tu nous tendis la main…
Et nous t'avons donné notre… reconnaissance,

Quand le bronze rêvé, si longtemps attendu,
Frappa ton œil, de joie et d'orgueil éperdu,
Tu voulus l'entourer d'un fleuron qui rayonne ;

Et les vers scintillants que j'ai reçus hier,
Ces vers moites encor des embruns de la mer,
Sont les fleurs dont tu sus tresser cette couronne.

À un député parisien

Altier à la tribune et ferme dans la presse,
Le front illuminé d'un invincible espoir,
Vous faites, d'une voix qui tonne ou qui caresse,
Entendre les accents qu'inspire le devoir.

Orgueilleux du blason de la seule noblesse
Que l'humanité puisse aujourd'hui concevoir,
Vous adorez la Gaule, et, fort de son savoir,
Pour elle vous luttez, depuis votre jeunesse.

Avec toute l'ardeur sainte du dévoûment,
Vous défendez ses droits et rêvez constamment
De grandir son renom et d'élargir sa sphère.

Et nous, Canadiens, pleins de son cher souvenir,
Nous devrons à jamais vous louer, vous bénir,
Car, voyez-vous, la France est toujours notre mère !

VAILLANCE

Sprung from those heroic pioneers, Britons and Normans, who colonized the St. Lawrence shores, French-Canadians preserve the strenght and the courage of their glorious ancestors.

EDWARD W. THOMSON

Es uno raço d'ome caloussudo galoio e bravo.

FRÉDÉRIC MISTRAL

Les chasseurs de bisons

Trois cents Métis français, fiers chasseurs de bisons,

À travers la prairie aux vastes horizons,
Sur qui l'azur rayonne et le silence plane,
S'avancent, l'œil au guet, en longue caravane.
Ils défilent, montés sur de lourds chariots
Que traînent de fougueux mustangs, dont les sabots
Ne sentirent jamais le poids du fer sonore.
Les Métis sont venus du côté de l'aurore,
Emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants.
Ceux-ci poussent parfois de longs cris triomphants,
Heureux d'accompagner leurs pères à la chasse,
Car en eux coule encor le sang de cette race
Dont rien ne sut fléchir l'audace et la fierté.

Éclaireurs du regard sondant l'immensité
Du sauvage désert, où nul vent ne murmure,
Des cavaliers, couchés presque sur leur monture,
Voltigent en avant...
Depuis quatre longs jours
La caravane marche, et l'horizon toujours
Recule. Vainement, sous le ciel sans nuage,
Les chasseurs vont cherchant quelque troupeau sauvage...
À la nuitée ils font halte, et les chariots
En cercle sont rangés. Au milieu de l'enclos,
Dans un empressement qui les rend haletantes,
Les femmes d'un bras souple et fort dressent les tentes,
Cuisent pour le souper chevreuils et caribous...
Et, comme les Métis redoutent les Sioux,
Qui leur gardent, hélas ! des rancœurs éternelles,
Autour du campement veillent des sentinelles.

Dès qu'a lui, ce matin, à l'Orient vermeil
Le sourire, indécis encore, du soleil,
Les chasseurs ont repris leur course, et la distance
Que, depuis l'aube, ils ont parcourue est immense.
Cependant devant eux nul bison n'est encor
Apparu. Le jour baisse, et déjà l'astre d'or

Pâlit à l’horizon comme un feu qui décline.

Tout à coup, au moment d’atteindre une colline,
Qui leur semblait hier un point vague, incertain,
Les Métis croient entendre un tonnerre lointain,
Croient sentir un frisson au sol de la prairie ;
Et, presque en même temps, un des chasseurs
s’écrie : – Les bisons ! les bisons !

Un immense troupeau
Vient d’émerger au loin, et, porteur d’un drapeau
Qui sous les derniers feux du couchant étincelle,
Le plus vieux des Métis commande :
– En selle ! en selle !
Les chevaux, dételés, sont sellés aussitôt,
Et les voilà partis tous ensemble, au grand trot,
Les cavaliers guidant du seul geste leurs bêtes.

La harde doit compter, au moins, trois mille têtes ;
Et dans le tas massif, de moment en moment,
Retentit quelque rauque et long mugissement,
Qui fait frémir l’écho des solitudes mornes.
À travers les buissons de la plaine sans bornes
Les bœufs sauvages vont, blancs de sueur, fiévreux,
Hagards, baveux, faisant tournoyer derrière eux
Des vagues de poussière et de chaude fumée.

Un vieux fauve conduit la mugissante armée,
Dont les bonds rythmés font trembler le sol herbeux.

À l’aspect des poneys rapides, les grands bœufs
Changent soudain de route, au hasard de la fuite…
Les tigres sont moins prompts, les loups courent moins vite
À présent les mustangs sont lancés au galop,
Et, comme le typhon est plus vif que le flot,
Sans doute ils atteindront la harde effarouchée.

Quel épouvantement et quelle chevauchée !
Nul ne pourra jamais les peindre avec des mots.
Les femmes, les enfants, gardant les chariots,
– Pendant que les coursiers vont à bride abattue, –
Dans une fixité de spectre ou de statue,
Qu'à peine ébranleraient les éclats du canon,
Regardent, haletants, cette joute sans nom.
À la suivre des yeux on est pris de vertige.
Elle est démence, adresse, horreur, fièvre, prodige.
Et buffles effarés et fougueux alezans
Passent dans le désert comme des ouragans ;
Et tout fuit devant eux, tout tremble à leur approche,
L'ours, le loup, le renard, l'étang, l'arbre, la roche.
Au-dessus d'eux l'autour lui-même est frémissant.

Ils vont, ils vont, courant, galopant, bondissant,
Des plaines secouant le sommeil léthargique
Dans un emportement effroyable, tragique.
Ô les rudes chasseurs ! les fuyards forcenés !
Dans leur effort farouche et sans frein les poneys
Ont du sang aux naseaux et les bisons aux mufles.
Qui devra triompher, des coursiers ou des buffles,
Des légers étalons ou des souples taureaux ?
Hop ! hop ! hardi ! hardi ! les bons petits chevaux !
Ni buisson, ni torrent, ni roc, ni fondrière,
Ne peuvent ralentir leur course ventre à terre.
Non, nul ne saurait dire en des vers affolés
Les élans éperdus de ces coureurs ailés.
Hop ! hop ! hardi ! hardi ! – Les mustangs si véloces
Auront en un clin d'œil atteint les bœufs féroces,
Qui frôlent maintenant les arbres d'un bosquet.
Déjà plus d'un tireur épaule son mousquet,
Retourné sur la selle, attendant qu'on commande.

– Feu ! clame au même instant le vieux chef de la bande.
Et cent bœufs foudroyés jonchent le sol rougi.

Le reste de la harde ébranlée a rugi
D'épouvante et de rage. Et la fuite éperdue
À travers la sauvage et muette étendue
Semble encor plus rapide, et sans trêve le plomb
Crible les bisons fous lancés dans un vallon,
Où le vol de l'instinct aveugle les emporte.
Une bête visée est une bête morte.
Rien ne peut égaler l'adresse des tireurs.
Laissant flotter la rêne au col de leurs coureurs,
Les Métis hardis, l'air superbement farouche,
Droits sur les étriers et du plomb plein la bouche,
Tirent incessamment, sans bourrer leurs mousquets,
D'une corne y versant la poudre par hoquets,
D'une lèvre écumante y laissant choir trois balles.
Avec toute l'ardeur des anciens cannibales
Et tout l'acharnement des molosses lâchés
La chasse se poursuit, et les bisons hachés
Tombent, tombent toujours, comme les blés qu'on fauche.
De crainte d'accident, chaque homme tire à gauche.
Enivré de l'odeur de la poudre, souvent
Un étalon bondit dans le torrent vivant,
Dont les flots furibonds brisent tout dans leur fuite.
Alors quelque taureau géant se précipite,
Et, la tête baissée et l'œil en feu, meuglant,
Dans toute sa longueur plonge sa corne au flanc
Du cheval qui chancelle et s'abat, blanc d'écume,
En déroulant, horreur ! un lourd boyau qui fume,
Vomissant un sang noir sur le sol piétiné,
Et blessant, convulsif, l'homme désarçonné.
Souvent, serrés de près, des buffles, hors d'haleine,
Se retournent soudain contre la meute humaine,
Et dans l'affreux torrent il se creuse un remous,
Il se fait un recul dans le bataillon fou,
Dont les rangs décimés constamment se resserrent.
Chasseurs, chevaux, bisons, que les halliers lacèrent,
Sur la plaine, où ne luit maintenant nul rayon,

Sont alors confondus dans un noir tourbillon
Fait de poussière épaisse et d'épaisse fumée,
Comme on en voit flotter au-dessus d'une armée
D'où montent les clameurs du bronze rugissant.
Dans ce long hourvari fébrile, étourdissant,
Parfois contre le moindre obstacle un cheval butte
Et brusquement s'affaisse, éreintant dans sa chute
Son cavalier. Parfois un bison, aveuglé
Par le vent de la course, entraîné, bousculé
Par les fuyards voisins, tombe et barre la route,
Créant sous les sabots de l'armée en déroute
Un vaste écrasement, un sinistre chaos.

Et le sang des grands corps tout broyés coule à flots,
Les cornes au hasard frappent, les balles grêlent,
De stridentes clameurs s'élèvent et se mêlent
Dans ce choc formidable où l'homme et l'animal
Semblent mettre le plus de leur instinct brutal.
Le troupeau fuit toujours et, dans la griserie
De la course qui fait tressaillir la prairie
Et frissonner l'oiseau fendant l'azur des cieux,
Quelques-uns des chasseurs, les plus audacieux,
Les plus violemment tenaces et cupides,
Se laissent emporter par leurs chevaux rapides,
Et, cessant de tirer sur le troupeau sanglant,
Pour laisser refroidir leur fusil tout brûlant,
Frappent aveuglément les bœufs à coup de crosse.

Auprès de cette lutte épouvantable, atroce,
Les combats de taureaux espagnols sont des jeux.
Elle vous fait frémir des talons aux cheveux.
Mais, malgré ses horreurs, le ciel bénit la chasse
Des hardis descendants des hommes plein d'audace
Qui bravaient l'Iroquois barbare de jadis.
Oui, le ciel la bénit, car elle est des Métis
Le pain quotidien.

Cependant la nuit tombe,
Et devant la sanglante et farouche hécatombe,
Devant les corps fumants de chevaux éventrés,
Devant des cavaliers gisants, tout lacérés,
Laissant voir à leur front quelque terrible entaille,
On se croirait le soir sur un champ de bataille
Où les obus auraient broyé des escadrons ;
Et les buffles, jonchant, couverts de moucherons,
Le sol ensanglanté de la plaine insondable,
Dans un entassement lugubre, formidable,
Transformant en charnier plus d'un val ténébreux,
Nous font songer au temps biblique où les Hébreux,
Aux prés de Gabaon faisant des sacrifices,
Par centaine immolaient boucs, taureaux et génisses
À la Divinité.

Les ombres maintenant
Voilent tout le désert, encore frissonnant
Des clameurs de la lutte, impossible à décrire,
Entre les cavaliers et la harde en délire,
Qui court toujours, qui court sans halte, éperdument.
La poudre ne fait plus frémir que par moment
Le sauvage et lointain écho des forêts vierges.
À l'autel de l'azur déjà brillent les cierges
Que de son feu Vesper allume au firmament.
La fusillade enfin meurt insensiblement.
Plus de mugissements ! plus d'horrible vacarme !
Le dernier tireur vient de décharger son arme.
Et la poursuite cesse, et plus d'un fin coursier
S'affaisse, pantelant, sur ses jarrets d'acier ;
Autour des fiers chasseurs tout retombe au silence,
Et l'on n'entend au sein de cette arène immense
Que le bruit décroissant du grand troupeau qui fuit
Dans le farouche et noir mystère de la nuit.

Les traversiers

À Lévis, un matin de la fin de l’année.

Il fait froid. La rafale est encor déchaînée.
Il fait froid ; et le fleuve, avec de grands bruits
sourds, Traîne un radeau sans fin formé de glaçons
lourds, Qu’agite et bouleverse éperdument la houle.
Il fait froid. Il fait froid ; et la neige à flots croule,
De son voile flottant cachant les monts du Nord.
Que faire pour passer de l’un à l’autre bord ?
Comment vaincre la vague, éviter la banquise ?
Cinq traversiers sont là, sur le quai, dans la bise,
La ceinture fléchée autour des reins, drapés
Dans l’étof’ du pays, superbement campés
Sur leurs jarrets nerveux, la main sur la pagaie :
Ils attendent un boss, que nul péril n’effraye,
Et qui viendra s’asseoir au fond de leur canot
Garni de peaux de buffle, à deux verges du flot.
Descendants des marins à la trempe virile
Qui vers la mer d’Hudson suivirent d’Iberville
En s’ouvrant à travers les neiges un sentier,
Ces fiers Laurentiens chérissent leur métier,
Devant lequel pourtant plus d’un vaillant recule.
La soif de l’aventure incessamment les brûle.
Aussi paraissent-ils agacés du retard
Du courageux bourgeois qui veut sur le Jean-Bart
– C’est le nom du canot – atteindre l’autre rive.
All on board ! All on board ! ... Enfin le *boss* arrive,
Hors d’haleine, fébrile et l’air interloqué.

À peine a-t-il rejoint les passeurs sur le quai,
Que leur patron, dont l'œil depuis un instant sonde,
Attentif, le lointain du Saint-Laurent qui gronde,
Pousse des cris de joie :
                              – Un chenal ! Un chenal !
En amont, et malgré le grand froid boréal,
À cent brasses du bord, sur un très large espace,
Le fleuve est en effet libre de toute glace ;
On y voit nettement les vagues palpiter ;
Et les rudes passeurs, qui veulent profiter
D'une telle éclaircie, ont lancé sur la lame
Le *Jean-Bart;* puis, narguant le grand fleuve qui brame,
À leur logis du geste ils jettent leur adieu.

Et les voilà partis sous le regard de Dieu.
Et pour toucher le but qui devant eux scintille,
Il leur faudra franchir la distance d'un mille,
Il leur faudra glisser, armés de l'aviron,
Sur les flots tourmentés d'un nouvel Achéron,
Entre deux froids linceuls blancs, la neige et l'écume.
Comme des spectres gris ils plongent dans la brume,
Qui sur eux lentement resserre ses réseaux ;
Et quelques charretiers, groupés au bord des eaux,
Que fait bondir le fouet sifflant de la tourmente,
Les suivent du regard sur la lame écumante ;
Et, debout, près du quai battu des flots grondants,
Un bon vieux loup de mer murmure entre ses dents,
Devant l'onde qui saute et le canot qui vole :
– Il faut avoir le diable au ventre, ma parole,
Pour aller, par un temps pareil, risquer sa peau. –
Et le léger *Jean-Bart* danse comme un copeau.
Et la neige toujours descend en avalanches.
Tout couverts des crachats des grandes vagues blanches,
Qui jaillissent sans fin de l'abîme ondoyant,
Les Laurentiens vont pagayant, pagayant,
L'ail ardent, le front haut, le bras souple et solide,

Tenant tête au jusant de plus en plus rapide,
Le visage rougi des morsures du froid,
Se retournant souvent vers le bord qui décroît,
Comme pour saluer l'église qui s'éloigne ;
Et quelqu'un vient de voir ces preux à rude poigne,
Au vaste bénitier des flots tremper leurs doigts
Et faire en s'inclinant un grand signe de croix.

Les passeurs sont déjà sortis de l'éclaircie.
Ils nagent à présent dans une onde épaissie
Par de menus glaçons et la neige croulant
Sans trêve. Et le frasil rend le canot plus lent.
Le *Jean-Bart* est collé maintenant, et dérive.
En vain est-il poussé par la pagaie active,
Il reste emprisonné dans cette glu qui bout,
Mais les cinq traversiers se sont dressés debout,
Et le chef de crier :
– Roulons ! roulons ! adroite ! Adroite ! tous ensemble !

Et, balançant de droite
À gauche leur grand torse aussi souple qu'altier,
Les hardis Lévisois, en hommes du métier,
Que rien ne paralyse et rien ne décourage,
Font rouler le léger canot, qui se dégage
Lentement du frasil et se fraye un chemin...
Soudain l'homme de cap, une amarre à la main,
Saute d'un pied nerveux sur une île flottante,
Qui ferme le passage à l'équipe hésitante ;
Puis, sauf le *boss,* blotti sous les peaux de bisons,
Chacun sort de l'esquif et foule les glaçons ;
Et deux des traversiers tirant sur la cordelle,
Les trois autres crispant leurs poings à la margelle,
Le *Jean-Bart,* qui balance à l'arrière un drapeau,
Est mis en un clin d'œil entre le ciel et l'eau ;
Sur le mouvant cristal sa quille plate et lisse
Avec un crissement sonore glisse, glisse ;

Et de loin on dirait quelque cercueil géant
Traîné dans l'ombre au bord d'un abîme béant,
Au milieu de monceaux de transparents carrares.
Et les rudes haleurs vont enjambant des mares ;
Et quand parfois l'un d'eux enfonce dans les trous
Qui s'ouvrent brusquement sous l'effort des remous,
De longs bravos moqueurs éclatent sur la rive.

Et le canot toujours descend à la dérive,
Mais l'île de glace est franchie incontinent ;
Le *Jean-Bart* danse encor sur le flot bouillonnant ;
Et les passeurs, joyeux, que le succès transporte,
Se sont pris à chanter, et le vent nous apporte,
À travers les brouillards du grand fleuve écumant,
Les lambeaux indécis d'un vieux refrain normand,
Dont le rythme naïf traîne, rit et sanglote.

Ils viennent de toucher une autre île qui flotte ;
Mais celle-ci présente un aspect émouvant.
Une ville, bâtie en marbre, que le vent
Culbuterait soudain, ferait comprendre à peine
Le bouleversement de cette île qu'entraîne
Le fleuve avec des bruits lugubres comme un glas.
Les murs de Jéricho, renversés aux éclats
Des clairons foudroyants de l'éclair du miracle,
Peut-être n'offraient pas un plus frappant spectacle
Que l'amoncellement qui vient de se dresser
Devant les Lévisois. Comment vont-ils passer
À travers ces débris mouvants, glissants et traîtres ?

Ils feront ce qu'ont fait si souvent les ancêtres.
Souples comme les joncs et forts comme les rocs,
Ils s'élancent ensemble à l'assaut des grands blocs
S'étageant par endroits en un rempart immense ;
Et toujours, avec eux, le fier *Jean-Bart* s'avance.
Mais le boss, cette fois, est sorti de sa peau,

Comme on dit, pour aider à traîner le fardeau ;
Et, malgré son sang-froid, malgré son habitude
De la traverse, il montre un peu d'inquiétude ;
Et le patron le lorgne avec un œil moqueur.
– Encore un coup de cœur ! un petit coup de cœur,
Les enfants ! après ça, nous reprendrons haleine ! –
Répète à chaque instant le brave capitaine.

Tout à coup le canot disparaît à nos yeux.
Vient-il de s'engloutir dans l'abîme écumeux,
Sous le choc imprévu d'une lourde banquise ?
Non, le voilà longeant comme un mur, où l'eau
brise. Dans sa marche au hasard, parfois le frêle
esquif Bondit dans on ne sait quel gouffre convulsif,
Où semblent tournoyer des flots de blanche lave.
Écartant tout obstacle et rompant toute entrave
Que suscitent glaçons, brouillards, verglas et vent,
Les hardis canotiers vont toujours en avant.
Quel souffle irrésistible emporte ces cinq braves ?
Une crevasse s'ouvre, ils y plongent ; des caves
Se creusent, des sommets se dressent devant eux,
Ils vont, ils vont, ils vont. De la glace aux cheveux,
Marchant, rampant, glissant, guettant, ils font leur
route. Et rien ne les arrête et rien ne les déroute.
Qu'importent à ces preux, dans leur emportement,
En bas le précipice, en haut l'escarpement ?
Le danger les séduit, les fascine et les grise.
Aveuglés par la neige et mordus par la bise,
Ils avancent toujours, sans halte et sans frayeur.
Quels pénibles efforts ! quelle farouche ardeur !
Leur visage et leurs mains saignent, l'embrun les
glace. Des jambes et des bras, formidables d'audace,
Ils s'ouvrent un chemin tortueux ; et bientôt
Le canot derechef touchera le grand flot.

Il vient de le toucher ; et la froide rafale

Nous souffle des lambeaux de clameur triomphale;
Et l’on entend aussi, couvrant ces lambeaux-là,
Quelques notes du vieil *Ave Maris Stella,*
Que redit le plus proche écho des Laurentides.
Le fleuve est traversé.

Les passeurs intrépides,
En côtoyant le bord, remontent le courant,
En aval de Québec, fougueux comme un torrent.
Ils remontent les flots qui font encore rage,
Pour aller débarquer au prochain atterrage,
Sur lequel ils pointaient leur canot au départ.
Encore un petit coup de cœur, et le *Jean-Bart*
Par des poignets d’acier sera tiré de l’onde.
Enfin il est hissé sur le marché[1] qu’inonde
Une marée humaine affluant des faubourgs.
Et pendant que le *boss* – ses pieds glacés sont lourds –
S’éloigne lentement et se perd dans la foule,
Les pieux Lévisois, tout trempés par la houle,
Courent à Notre-Dame[2]. Et ces humbles héros,
Qui n’ont jamais courbé le front devant les flots,
Au pied du maître-autel ont incliné leurs têtes,
Pour remercier Dieu – qui commande aux tempêtes
Et de Walker brisa les nefs contre un récif –
D’avoir conduit au port un tout petit esquif.

---

[1] Marché Finlay, dans la basse ville de Québec.

[2] Petite église, à quelques verges du fleuve, nommée Notre-Dame-des-Victoires après le naufrage de la flotte de l’amiral Walker, partie de Boston pour attaquer Québec.

Les bûcherons

Le firmament d'automne est noir d'épais nuages,
Et les oiseaux, frileux, ont quitté nos bocages.
Avec eux sont partis les rudes bûcherons ;
Prodigues de courage autant que de jurons,
Les hommes de chantier, à la mâle stature,
Que tourmente toujours la soif de l'aventure.
Par groupes de cinquante et plus, au fond des bois,
Les voyageurs d'en haut sont campés, pour cinq
mois, Au pied d'altiers coteaux, à l'abri des rafales,
Dans des *log houses* faits de pièces colossales
Qu'ils viennent de tailler dans les cèdres voisins.

Vlan ! vlan ! vlan ! ... Les bucheux, chaussés de mocassins,
Frappent à toute étreinte, et les vieux pins sublimes,
Dans le creux des vallons, sur les pentes, les cimes,
Croulent avec un bruit sinistre, assourdissant,
Pendant que les sondeurs, plongeant leur œil perçant
À travers les fourrés du grand désert sauvage,
S'approchent des géants voués à l'abattage,
Et, les blessant au flanc, les marquent d'une croix.

La neige maintenant tombe, et sous les vents froids
Son épais linceul blanc poudroie et tourbillonne.
Sur ce linceul, d'aspect lugubre et monotone,
Parfois aussi mouvant et traître que les flots,
Les lourds chevaux, fumants, halent les lourds billots
Sur de doubles traîneaux munis d'énormes chaînes
Et de pesants leviers tirés du cœur des chênes,
Après que les claireurs, tout couverts de verglas,
Fougueux, le godendard ou la cognée aux bras,

Ont scié les corps morts ou rasé les fardoches.
Les billots sont traînés aux torrents les plus proches,
Entassés sur leurs bords en immenses monceaux,
Pour être charriés, au printemps, par des eaux
Qu'enflent les ruisselets de la neige fondue
Aux feux d'avril flambant sur la fauve étendue.
Et les pans de forêt, renversés par le fer
Des bûcherons au torse aussi souple que fier,
Atteindront, en glissant de rapide en rapide,
Les flots ensoleillés du Saint-Laurent limpide,
Et de là, dans les flancs des lourds léviathans
Dont l'âme, la vapeur, émeut les océans,
Iront alimenter les chantiers du vieux monde,
De la lueur de l'aube à la noirceur profonde,
Parmi les pins glacés, de givre éblouissants,
Les âpres travailleurs se meuvent en tous sens,
– Comme des spectres blancs à travers de hauts marbres, –
Abattant, tronçonnant, charroyant les grands arbres ;
Et quand le porte-voix du couque retentit
Pour le souper, les gars, au vorace appétit,
S'élancent vers le camp d'un pied léger qui vole,
Bruyants comme écoliers au sortir de l'école.
Bientôt, rangés le long d'un lourd tréteau de bois,
Où fument le café, les beans, la soupe aux pois,
Après s'être signés devant un christ énorme
Qu'un bucheux a taillé dans le rameau d'un orme
Et qu'avec un fragment de sanguine il a peint,
Ils reprennent, goulus, l'abattage du... pain.
Ils mangent bruyamment, le nez dans la micouenne.
Et, tout en s'empiffrant, pleins d'humour, bien en veine,
Se lancent des brocards tranchants comme l'acier
De leurs haches. – Dis donc, Télesphore Tessier,
T'es-tu fait décoller encor par Jean Carrière ?
Pour ne pas travailler, t'es-tu caché derrière
Les arrachis, Couture ? – Et toi, François Bernard,
Est-ce demain matin que tu fais le renard ?

– Ferme ta boîte, cancre ! – Et toi, bouche ta bonde !
– J’ai lu pour mon voisin des lettres de sa blonde :
La petite doit être en peine de sa peau
Pour vouloir marier Stanislas Galipeau –
Et le rire gaulois d’éclater à la table
Avec un bruit croissant, persistant, formidable ;
Et, tant que le repas dure, les gais lurons
Se criblent de lazzis mêlés à des jurons,
Pendant qu’au guet le boss, ahuri, fait sa lippe.

La fringale assouvie, ils allument leur pipe.
Les uns font cercle autour du feu du campement ;
D’autres, les amoureux, cherchent l’isolement,
Pour évoquer en paix l’image de leurs belles ;
D’autres, près du bûcher, causent de bagatelles
Dans un joyeux colloque où volent des mots fous ;
D’autres, un vieux damier posé sur leurs genoux,
Sont engagés, fiévreux, dans une joute épique,
Où le vainqueur pour prix doit gagner une chique ;
À l’écart les doyens, inlassables jaseurs,
Racontent les exploits de leurs prédécesseurs,
Et vantent Montferrand, Grenache, Éthier, Labrie ;
Et, dominant parfois la longue causerie,
La note d’un crincrin, timidement raclé
Par quelque débutant dans un coin reculé,
Vient réveiller l’ardeur d’un gigueur mis en joie ;
Ou bien, assis devant le brasier qui rougeoie,
Un des claireurs, le front pensif et soucieux,
Se met à fredonner la complainte à Cadieux,
Ce poème naïf trouvé sur le squelette
D’un trappeur qui, perdu sous la forêt muette,
L’avait écrit, au bord de sa fosse, la nuit.

L’heure passe. Le boss vient de crier : Minuit !
Et les ardents joueurs abandonnent les dames.
Le feu ne jette plus que d’indécises flammes.

Avec elles s’éteint par degrés maints propos :
Et déjà quelques vieux, désireux de repos,
Fatigués de fumer et de tourner leurs pouces,
S’étendent sur leur lit de branches et de mousses.

Soudain, frappant trois coups sur un banc déserté,
Un doyen dit avec calme et simplicité :
– Allons, les p’tits enfants, un p’tit bout de prière ! –
Alors tous ces rustauds à l’écorce grossière,
Dont les sacres sans nombre épicent les discours,
Mais qui gardent encor la foi des anciens jours,
Qui narguent la fureur des ouragans polaires
Renversant à leurs pieds les arbres séculaires,
Et sauraient lancer même au diable des défis,
Viennent s’agenouiller auprès du crucifix.
Aussitôt un lent, doux et caressant murmure,
Pareil à la rumeur de l’onde qui susurre
En couvrant de baisers le rivage dormant,
S’exhale par le toit mal clos du logement,
Se répand sous les bois silencieux et mornes,
Et monte vers l’azur de la plaine sans bornes
Où des nuages blancs déroulent leur toison ;
Et pendant que s’élève au ciel cette oraison
Pleine de la ferveur qui brûlait les ancêtres,
La lune, sur les pins, les cèdres et les hêtres,
Dressant avec lenteur son flambeau souverain,
Resplendit d’un éclat plus vif et plus serein,
Les étoiles sans nombre ont l’air d’avoir une âme,
Semblent avec amour fixer leur œil de flamme,
Doux comme tout regard où le ciel transparaît,
Sur le modeste abri perdu dans la forêt.

À peine l’aube glisse à travers la pinière
Les tremblantes blancheurs de sa lueur première,
Que le *boss* est debout, que chaque bûcheron
Est à table, appelant à grands cris le mitron

Qui sue et se morfond à découper les miches.
Las de gifler et las de se faire des niches,
Les travailleurs dispos et toujours courageux
S'enfoncent en chantant dans les fourrés neigeux.
Le désert à nouveau tressaille sous la hache.
Vlan ! vlan ! ... Chaque jour voit recommencer la tâche
Des bûcherons, captifs superbes du devoir.
Déjà toute une part du grand bois vient de choir,
Déjà Noël, Noël que la jeunesse adore,
Sous le toit enfumé met des reflets d'aurore.
Et l'on fête, et l'on danse au son du violon.
Mais, comme le chômage au camp n'est jamais long,
Le lendemain matin, émus de quelques rondes,
Heureux d'avoir causé tout un jour de leurs blondes,
Pleins de l'espoir qu'apporte au cœur le nouvel an,
Les gars frappent encore à tour de bras... Vlan ! vlan !
Et les grands pins rugueux tombent toujours en foule
Avec les craquements d'un monde qui s'écroule.

Notre hiver boréal, si long, si rigoureux,
Passe bien lentement pour ce groupe de preux
Que, malgré leur gaîté, la nostalgie assiège ;
Et dès que le soleil de Pâques fond la neige,
Que le torrent grossi commence de hurler !
Le vent de s'attiédir, l'érable de couler,
Un matin, les vaillants, courbés sous leur bagage,
Reprennent, tout joyeux, le chemin du village,
Où, pour les recevoir, vont s'ouvrir bien des bras,
Ou les bons vieux parents ont tué le veau gras.
Bientôt plus d'un gaillard, fidèle à sa promise,
Endimanché de neuf, met les bans à l'église.
Et la noce commence, et, durant trois longs jours,
D'ardents violoneux, venus des alentours,
Marquant d'un talon leste et bruyant la cadence,
Versent leur symphonie à maint couple qui danse,
Des compagnons de camp taquinent les époux,

Trinquant, chantant, mettant tout sens dessus dessous,
Malgré l'aïeul qui prêche et le curé qui tonne.

Le nouveau paroissien, aux premiers vents d'automne,
Repart pour le désert avec ses fiers copains
Pour y continuer la coupe des grands pins.
Il passe trois hivers sous l'immense futaie.
L'épouse, ménagère, épargne sur la paie.
Et, bientôt satisfait d'un pécule léger,
Rassasié des *beans*, brûlant de se ranger,
Le voyageur ira se tailler un domaine
Dans la sérénité d'une combe lointaine
Témoin de ses labeurs, sur un sol où souvent,
La nuit, pensif, l'oreille ouverte au bruit du vent
À travers les hauts fûts argentés par la lune,
Il rêva de venir ériger sa fortune.

Devenu défricheur, le rude villageois
Des assauts de sa hache éveille encor les bois,
Et, sitôt que juillet a séché le feuillage
Des géants renversés sur la mousse sauvage,
Il y déchaîne un feu qui ravage d'abord
Et fertilise après ; et, tout fier de son sort,
Au printemps, le colon, suivi de sa colonne,
Va herser, plein d'espoir, sous un ciel qui rayonne,
Un terroir où le blé doit produire à foison ;
Et pendant que prospère et mûrit la moisson,
Il bâtit sur son lot une hutte grossière
Qui pour le couple aimant longtemps restera chère…

Et vingt-cinq ans plus tard, il tiendra, triomphant,
Sur les fonts baptismaux son dix-huitième enfant.

SPHÈRE INTIME

Sunt quos scia esse amicos.
PLAUTE

My ambition soars not high ;
Happy in obscurity,
All I ask is just to try
Simple songs, like birds that fly,
When they reach maturity,
Followed by some kindly eyes
As they skein along the sky
Of a vast futurity ;
Songs that may evoke a sigh
Of affection – such as
Love in all its purity.
J.-K. FORAN

À Thomas Chapais

Auteur de *Jean Talon.*

Exegi monumentum aere perennius.

Parmi les preux obscurs et les brillants esprits
Qui rêvaient de créer une seconde France,
Il en est un, surtout, dont vous êtes épris,
Et vous avez voulu dans un de vos écrits
En louer la sagesse et la mâle constance.

Vous avez voulu faire aimer un tel héros,
Faire éclater son nom comme un cri de victoire ;
Vous avez, noble ami, poursuivant des travaux
Que semblaient dédaigner de glorieux rivaux,
Réparé les oublis coupables de l'Histoire.

À reconstituer l'œuvre d'un fondateur,
– Qui couvrait de fragments épars notre rivage,
Et pour qui vous craigniez un vent spoliateur, –
Vous avez mis autant de fierté que d'ardeur,
Vous avez mis autant d'amour que de courage.

Pour retracer les faits que voilait le passé,
Et qui devaient briller comme en un reliquaire,
Bénédictin toujours debout, jamais lassé,
Vous avez découvert, fouillé, bouleversé
Bien des débris perdus dans des flots de poussière.

Tel un mineur qui suit un filon ténébreux,
Où luisent cependant l'or, l'argent et le cuivre,
Dans l'ombre vous poussiez parfois des cris joyeux,
En voyant tout à coup resplendir sous vos yeux
Des choses dont l'artiste ou l'érudit s'enivre.

Et quand vous avez eu scruté plus d'un filon
Qui celait les trésors d'une vie admirable,
Qui celait le grand zèle et l'esprit de Talon,

Ému, vous avez dit : – À ce nouveau Solon
Je voudrais élever un monument durable ! –

Et vous avez taillé le marbre et le granit…
Bientôt sous votre main habile une colonne,
En qui la force altière à la beauté s'unit,
A lentement dressé son fût vers l'infini,
Où l'astre étincelant de l'Idéal rayonne.

À cet harmonieux et svelte monument
Vous avez su donner une assise opulente,
Et, sculpteur travaillant la pierre obstinément,
Vous avez bien des fois lassé votre instrument
À polir la rosace, à ciseler l'acanthe.

L'outil divin toujours luisait dans votre main.
Plein du feu dont brûlaient Primatice et Malherbe,
Tous les jours vous disiez : – J'achèverai demain ! –
Mais sans fin persistait l'effort noble et serein,
Sans fin s'embellissait la colonne superbe.

Vous rêviez constamment un travail plus parfait.
Au socle inébranlable, inondé de lumière,
Vous vouliez tous les jours graver un nouveau fait.
Enfin vous avez mis, plein d'orgueil satisfait,
Au sommet de votre œuvre une dernière pierre.

Et ce fier monument, beau comme le Succès,
Au péristyle altier du temple de la gloire,
D'un éclat souverain brillera pour jamais,
Non moins en votre honneur qu'en l'honneur du Français
Dont vous deviez si bien nous raconter l'histoire.

Au docteur A. Loir

Neveu de Pasteur

Français à l'âme aussi croyante que hardie,
Tentés par l'inconnu de flots inexplorés
Qui ne réfléchissaient encor que l'incendie
Flamboyant sur l'azur des grands arcs éthérés,
Vos pères les premiers dans le sol de nos prés
Vinrent jeter le bon froment de Normandie.

Ce froment sans ivraie aux rayons de l'été
Mûrit, le long d'un fleuve au rivage féerique,
Et nourrit de ses grains lourds de virilité,
Gonflés de la verdeur de la jeune Amérique,
Un peuple adolescent à la trempe homérique,
Assoiffé d'aventure, ivre de liberté.

Mais, hélas ! un essaim envieux et vorace
S'abattit sur le blé semé par les Normands,
Ravit la moisson d'or que des preux, fous d'audace,
Défendaient dans l'horreur de tous les dénûments,
Et qui faisait naguère en ses rayonnements
Prévoir l'éblouissant avenir d'une race.

Vos immortels aïeux, en dépit de ce vol,
Qui changeait le destin de la Nouvelle-France,
Où le vieux drapeau blanc allait ployer son vol,
Gardèrent dans leur cœur des lambeaux d'espérance,
Et, des épis sauvés de ce désastre immense,
Surent ensemencer à nouveau notre sol.

Ils surent défricher encor vallons et landes

Sous les libres couleurs de la fière Albion
Étendant sur leur front ses ailes toutes grandes ;
Mais la Gaule, traçant au lointain son sillon,
Ne leur envoyait plus l'or de son froment blond,
Et rien ne leur venait des campagnes normandes.

Ces vaincus par moments se prenaient à pleurer ;
Dans l'ennui d'un exil sans fin, que rien n'apaise,
Ils voyaient de leur ciel la splendeur s'altérer ;
Et le blé primitif de la terre française,
Qui leur devait donner le pain, la force et l'aise,
À leurs yeux tous les ans semblait dégénérer.

Mais nos rives hier sous une autre semence
Ont frémi tout à coup, tremblantes d'un frisson
Qui promet les trésors d'une munificence
Que nul printemps n'apporte avec sa fleuraison.
Désormais les Normands vont jeter à foison
Au terroir canadien le blé de la Science.

Ils répandent le grain de l'immortel Pasteur
Dans un sillon tracé par le soc de l'étude
Sous les yeux vigilants de quelque novateur ;
Et c'est avec un cœur vibrant de gratitude
Que, malgré les frimas de notre hiver si rude,
J'acclame en vous le geste auguste du semeur.

À Edmond Buron

Auteur du *Voyage d'un Canadien en France*

Réalisant naguère un rêve caressant,
Qui te berçait avec mille roses chimères,
Tu t'en allas fouler le doux sol que nos pères,
Bretons, Normands, Picards, rougirent de leur sang.

Tu contemplas Paris, Armor et ses bruyères.
Des tours de Notre-Dame aux récifs d'Ouessant,
Touriste émerveillé, tu peignis, en passant,
Les plus riants aspects comme les plus sévères.

Tu louas, le cœur plein d'amour et de fierté,
La splendeur, la richesse et l'hospitalité
Du pays que chacun de nous toujours révère.

Et dans ton livre, aussi vibrant que gracieux,
J'ai senti tressaillir l'émoi délicieux
De l'enfant délaissé qui retrouve sa mère.

À Adjutor Rivard

Héritier de Garneau, fervent de Crémazie,
D'un invincible amour vous chérissez comme eux
Le sol d'où sont sortis les pionniers fameux
Dont le sang féconda notre terre choisit.

Et dans la ville altière où votre œil s'extasie
Vous luttez constamment, plein d'un zèle pieux,
Pour conserver intact le parler des aïeux,
Pour servir sur nos bords l'Art et la Poésie.

Nul mieux que vous ne dit le mâle alexandrin,
Impeccable charmeur, au geste souverain,
Dédaigneux du brillant des vers légers ou mièvres ;

Et lorsque vous clamez les strophes de Zidler,
On croit ouïr l’aède enthousiaste et fier
Qui tenait les vieux Grecs suspendus à ses lèvres.

À Herménégilde Godin

Le trésor le plus rare et le plus pur sur terre,
Que tant d’hommes, hélas ! ont cherché vainement,
Près duquel pâlirait l’éclat du diamant,
C’est l’humble dévoûment d’un vieil ami sincère.

Ce noble cœur gémit devant les éprouvés ;
Il semble avoir pour eux la pitié d’une mère.
Chaque fois que le sort vous tend l’éponge amère,
Il veut prendre une part du fiel que vous buvez.

Il veut porter le lourd fardeau de votre peine,
Pour vivre dans votre ombre, il délaisse les fleurs.
Par autant de soupirs il compte vos douleurs,
Pendant que vous versez votre âme dans la sienne.

La plainte du souffrant ne l’a jamais lassé.
Il dédaigne le faste, il ignore l’envie ;
Et dans l’âpre bataille obscure de la vie
Souvent il releva le poète blessé.

Il répand, attendri, le baume sur ses plaies,

Et, couronnant de fleurs son luth franc et loyal,
Il exalte le fier martyr de l'Idéal,
Que cent fois les jaloux ont traîné sur leurs claies.

Il lui montre la Palme, et le suit pas à pas
Sur la voie où des ans le froid hiver l'assiège ;
Et sa forte amitié ressemble au perce-neige
Qui ne brille que mieux à travers le frimas.

Sur la tombe de Louis Fréchette

À monsieur le sénateur L.-O. David.

C'est tout tremblant d'émoi que j'approche à cette heure
De la pierre où tu dors couché sous les cyprès,
Car je crains de troubler le repos et la paix
Du vieux poète aimé que tout Canadien pleure.

Je crains de réveiller une vague rancœur
Qui dans l'étroit cercueil, plein d'une ombre sereine,
Où meurent les derniers murmures de la haine,
Peut-être couve encore au fond de ton grand cœur.

Mais que dis-je ? J'entends une lèvre sincère
Soupirer : – Oublions qu'en servant l'Idéal
Nous nous sommes meurtris dans un conflit brutal ! ...
Oublions tous les torts ! ... Serrons-nous la main, frère ! ...

Merci, maître, merci ! ... Ton pardon m'est bien
doux : Il me semble un écho du ciel sorti de terre ;

Et désormais, parmi les croix du cimetière,
Je m'en viendrai souvent te parler à genoux.

Permets que, dès ce soir, penché sur toi, j'évoque
Les jours où nous marchions dans le même chemin,
L'œil perdu dans les cieux et ma main dans ta main...
Tu n'as pas, j'en suis sûr, oublié cette époque.

Tu n'as pas oublié que c'est toi qui m'appris
À promener mon doigt indécis sur la Lyre,
Qui me guidas vers l'onde où le barde s'inspire,
D'où ta muse tira tant de perles sans prix.

Tu célébrais alors l'inlassable vaillance
Des défricheurs-soldats qui peuplèrent nos bords ;
Et par moments l'écho de ces nobles accords
Allait toucher le cœur endormi de la France.

Tu vantais les beautés vierges de ton pays.
Tu disais tes amours avec une ardeur chaste ;
Et, ravi, j'acclamais, disciple enthousiaste,
Tout ce que modulait le chantre de Lévis.

Et quand je hasardais, discret, dans la retraite,
Quelques notes louant les vertus de nos preux,
De loin tu saluais d'un bravo chaleureux
L'apprenti qui rêvait les lauriers du poète.

Mais, un jour, – laisse encore l'ancien ami loyal
Te rappeler l'aigreur de nos vaines querelles –
Le destin désunit nos barques fraternelles,
Qui la veille sillaient sur un lac de cristal.

L’orage avait soudain bouleversé cette onde
Paisible et transparente, où se miraient les cieux ;
Et ta voile bientôt disparut à mes yeux…
J’errai seul, ballotté par la houle qui gronde.

Mais, comme le bouvreuil, par la bise emporté,
Nargue d’un cri joyeux les vagues en démence,
Fièrement tu chantas derechef pour la France,
Pour la sainte Patrie et la pure Beauté.

Et du lointain le vent sur son aile sonore
M’apportait des lambeaux de tes nouveaux refrains,
Et, l’oreille tendue à ces échos sereins,
Souvent je fus tenté de t’applaudir encore.

Et lorsque la mort vint heurter ton large front,
Tant de fois enflammé de sublimes chimères,
Nul ami ne versa plus de larmes amères,
Nul ne fut torturé d’un chagrin plus profond.

Tu vois toujours des pleurs trembler à ma paupière…
Mais pourquoi dans mon cœur ce regret douloureux ?
Tu viens de t’évader d’un exil ténébreux
Pour aller contempler l’immanente Lumière.

Déjà tu joins ta lyre à celle des Élus,
À l’abri des soupçons, des haines, des défaites,
Dans un monde toujours paisible où les poètes,
Ceints des mêmes lauriers, ne se jalousent plus.

Comme toi, je voudrais ouvrir enfin mon aile, Je
voudrais m’élancer vers l’infini des cieux…
Mais quand donc tomberont en poussière les nœuds

Qui retiennent mon âme en sa prison charnelle ?

Quand pourrai-je gravir les radieux sommets
Que le feu de l'amour immuable illumine ?
Je suis vieux, et déjà mon front blanchi s'incline
Vers la terre, où tout choit et s'endort pour jamais.

Je quitterai bientôt la sombre et morne sphère
Où le sort si longtemps tous deux nous exila ;
Et quand je franchirai le seuil de l'Au-delà,
Tu viendras au-devant de moi, n'est-ce pas, frère ?

Nous retrouverons là tous nos amis anciens.
Oubliant nos longs jours de luttes et d'épreuves,
Nous nous promènerons au bord d'immenses fleuves
Réfléchissant l'azur des cieux laurentiens.

Sous le dais parfumé de forêts insondables,
Dont nos soleils de juin font resplendir le front,
Nous entendrons des chants qui nous rappelleront
Les trémolos des nids à travers nos érables.

Nos goûterons sans fin des bonheurs inouïs,
Et nous contemplerons, loin de tous les Zoïles,
Des spectacles cent fois plus beaux que nos Mille-Îles,
Que nos Niagaras et nos Alleghanys.

Tu poliras encor des vers, et dans les rimes
Tu mettras la fraîcheur du terroir des aïeux ;
Et tes stances auront le souffle harmonieux
Qui court sur nos grands lacs et sur nos grandes cimes.

Tes divins devanciers, tes maîtres, tes rivaux,
Te salueront souvent d'ineffables aubades ;
Et mes travaux d'hier, si pâles et si fades,
Refléteront le pur éclat de leurs travaux.

Nos livres deviendront des œuvres idéales,
Et peut-être, le long de quelque frais sentier,
Verrons-nous quelquefois Lamartine et Gautier
Penchés sur ta *Légende* et tes *Fleurs boréales*.

Crémazie et Garneau nous prendront par la main
Pour nous guider au sein de l'éternel domaine...
Mais quel vol de poète extravagant m'entraîne ?...
Seigneur, pardonne-moi ce rêve tout humain.

Pardonne cet espoir conçu dans la souffrance,
Sur un tertre désert j'étais venu prier...
Maintenant je ne puis, mon Dieu, que m'écrier :
– Étends sur ce tombeau l'aile de ta clémence ! –

Le dernier livre

On dit que Tennyson, le grand poète anglais,
Dont les chants inspirés charment toujours
l'Empire, Sur son lit d'agonie, à l'un de ses valets
Fit signe, en souriant, d'apporter son Shakespeare.

Le moribond ouvrit le volume au hasard,
Le feuilleta longtemps, distrait, sans y rien lire.
Enfin son œil errant s'arrêta sur César.
Était-il conscient ? Nul ne saurait le dire.

On aurait cru pourtant qu'il savourait ces vers,
Où le doigt du génie avait mis son empreinte,
Car, d'instant en instant, quelques lambeaux d'éclairs

Se rallumaient au fond de sa prunelle éteinte.

Plus d'une fois le pâle agonisant baisa
Les feuillets glorieux, qu'il semblait voir à peine ;
Puis, refermant soudain le volume, il posa
Dessus sa main encor ferme, calme et sereine.

Cette main resta là jusqu'au suprême instant
Où le monde, qu'avait si bien compris Shakespeare,
Et que le vieux disciple immortel aimait tant,
S'évanouit pour lui comme un accord de lyre.

Moi, le poète obscur, malgré tout mon amour
Pour l'œuvre sans rival dont Albion s'enivre,
Je voudrais, quand aura pâli mon dernier jour,
Tenir entre mes mains un plus modeste livre.

Je voudrais, quand la mort réclamera son bien,
Quand je me sentirai sombrer dans son mystère,
Serrer contre mon cœur un humble paroissien
Qu'en mourant me légua ma pauvre vieille mère.

Je voudrais, sous les yeux de tous ceux que j'aimais,
L'étreindre à mon côté comme on étreint une arme,
Ou couvrir de baisers pieux l'un des feuillets
Que cet ange mouilla tant de fois d'une larme.

Il me semble qu'avec cette relique en main,
Je verrais sans frayeur et sans désespérance
Tomber sur mon chevet la nuit sans lendemain,
Me sentant regardé par l'œil de la Clémence.

Il me semble que Dieu, qui se laisse toujours
Toucher par les soupirs d'une mère qui prie,
Permettrait que sa main indulgente et chérie
Effaçât les erreurs du livre de mes jours.

Il neige

C’est un après-midi du Nord.
Le ciel est blanc et morne. Il neige ;
Et l’arbre du chemin se tord
Sous la rafale qui l’assiège.

Depuis l’aurore, il neige à flots ;
Tout s’efface sous la tourmente.
À travers ses rauques sanglots
Une cloche au loin se lamente.

Le glas râle dans le brouillard,
Qu’aucune lueur n’illumine...
Voici venir un corbillard,
Qui sort de la combe voisine.

Un groupe, vêtu de noir, suit,
Muet, le lourd traîneau funèbre.
Déjà du ciel descend la nuit,
Déjà la route s’enténèbre.

Et toujours du bronze éploré
Tombe la lugubre prière ;
Et j’entends dans mon cœur navré
Tinter comme un glas funéraire.

Je me souviens... Je me revois,
Sur le blanc linceul de la terre,
Dans la bise, en pleurs, aux abois,

Suivant le cercueil de mon père.

Je ne puis détacher mon œil,
Voilé d'une larme dernière,
Du silencieux groupe en deuil
Qui marche vers le cimetière.

Je sens, saisi d'un vague effroi,
Qui me retient à la fenêtre,
Qu'en la marche du noir convoi
Fuit quelque chose de mon être.

Soudain dans le champ de la mort
Disparaît le sombre cortège...
C'est un après-midi du Nord.
Le ciel est blanc et morne. Il neige.

Le noyer

Un noyer ombrageait la maison paternelle.
Il fut cent fois témoin de mes ébats d'enfant.
Il me vit rêver seul, à vingt ans, sous son aile,
Il me vit tour à tour morose et triomphant.

Un jour, je le quittai, des pleurs à la prunelle,
Plein d'un émoi sans nom dont nul ne se défend.
Loin de l'arbre à la cime ombreuse et solennelle,
Je souffris comme on souffre au désert étouffant.

Je voulus le revoir après bien des années...
Mais ses feuilles, hélas ! étaient toutes fanées,

Son tronc mort se couvrait de neige et de verglas ;

Et dans son froid branchage, où la rafale tinte,
Tout attristé, je crus ouïr sonner le glas
De mes espoirs défunts, de ma jeunesse éteinte.

La sieste

Deux heures de l'après-midi. Le soleil brûle.
Pas un frisson ne court sur le miroir des eaux.
Tout languit, tout se fane, arbres, fleurs et roseaux,
Dans le cercle enflammé de l'âpre canicule.

Les volets sont fermés. Le bruit de la pendule
Rompt seul le lourd silence, et, loin des vains
propos, Sur le divan moelleux la jeune mère a clos
La paupière, laissant du pied nu choir la mule.

Elle rêve, éveillée, et parle en souriant,
La main sur son collier de perles d'Orient…
Elle vient d'incliner sa tête appesantie.

Auprès, dans son berceau, malgré l'air étouffant,
Comme un oiseau joyeux gazouille son enfant
Frêle comme une rose et blanc comme une hostie.

À l'abbé F.-X. Burque

À l'époque où le vent ne berce plus les blés,
Qui naguère exhalaient l'âcre parfum de l'ambre,
Où les mélodieux bohémiens ailés
S'envolent des bosquets dépouillés par novembre,
Vos vers, brillants oiseaux, sont entrés dans ma chambre.

Deux jours ils ont volé pour venir jusqu'à moi.
De ces hôtes nouveaux j'ai caressé la plume
Que lustrent la gaîté, l'espoir, l'amour, la foi ;
Et de mon cœur meurtri le précieux volume
Un instant a chassé le deuil et l'amertume.

Dans vos accents tressaille un souffle printanier
Qu'échauffe le rayon des plus pures croyances...
Et quand les soirs d'hiver me tiendront prisonnier,
Aux lointaines rumeurs de nos forêts immenses
Je mêlerai souvent le rythme de vos stances.

À Edgard T…

Quand l'Arabe, foulant les sables du désert,
Voit poindre à l'horizon l'oasis verdoyante,
Où, près d'une eau limpide, il dressera sa tente,
Il oublie à l'instant tout ce qu'il a souffert.

Il entre, radieux, dans l'île de verdure,
Que de milliers d'oiseaux enchantent les accents.
Il y cueille à foison des fruits rafraîchissants,
Pendant qu'auprès sommeille ou broute sa monture.

Bercé par les accords voilés et caressants
Des sources reflétant l’azur des grands cieux calmes,
Il rêve, le front nu, sous l’éventail des palmes,
Il rêve, et devant lui passent les chers absents.

L’homme se sent guéri de ses longues fatigues ;
Et, quand, plein d’un espoir nouveau dont son œil
luit, Il se remet en marche, il emporte avec lui
Les exquises senteurs des dattes et des figues.

Voyageur accablé des rigueurs du destin,
J’errais dans un désert brûlant et monotone,
Lorsque je vis soudain, vers l’Ouest qui rayonne,
Une verte oasis émerger au lointain.

J’atteignis cet éden, qu’on admire en extase,
Où bien des cœurs français cherchent à se lier…
Et je franchis, très las, ton seuil hospitalier,
À ta porte laissant paître ou dormir Pégase.

Je me suis longuement reposé près de toi,
Dégustant, réjoui, les vieux crus de ta cave ;
Et mon âme a gardé le parfum si suave
Des fruits de l’Amitié savourés sous ton toit.

La grandeur de ces tableaux ne saurait s'exprimer dans des langues humaines.

CHATEAUBRIAND

La nature a des perfections, parce qu'elle est l'image de Dieu, et elle a des défauts, parce qu'elle n'en est que l'image.

PASCAL

Le Montmorency

À l'abbé Camille Roy

Le Montmorency sort du flanc des Laurentides.
Gigantesque boa dont les anneaux humides
Se tordraient dans le creux ensoleillé d'un val,
Le lourd torrent, gonflé par le dégel vernal,
Serpente, sous le bois qui tiédit et bourgeonne,
Avec un bruit aussi fauve que monotone.
Il gronde, il hurle, il râle, il sanglote, il gémit,

D’écume éclaboussant la rive qui frémit.
Par instants, comme pris d’une effroyable joie,
Il hennit, il se cabre, il bondit, il tournoie.
Aucun effort humain ne saurait l’arrêter.
Il ébranle le roc qui veut lui résister,
Le couvrant d’une bave à la fois blanche et noire.
Et les grands élans roux – qui viennent, l’été, boire
Au cristal radieux de son flot bleu qui dort –
Furtifs, et l’œil au guet, sous les arbres du bord,
N’osent tremper leur mufle à sa vague bruyante,
En lui voyant peut-être une meute aboyante
Déchaînée à travers la sauvage forêt.
Il fuit toujours fougueux et lourd, et l’on dirait
Une lave d’argent ruisselant d’un cratère
Qui dérobe ses feux dans l’ombre et le mystère.
Il fuit, il fuit, roulant, glissant, sautant, rampant...
Soudain, entre deux rocs, le fluide serpent,
Plus blanc, plus écumeux, plus rapide, en démence,
Plonge dans l’entonnoir d’un précipice immense ;
Et, Lucifer vaincu par l’archange Michel,
Le torrent se débat et lance vers le ciel
Des cris qui font frémir les mornes étendues.
Et dans les cent clameurs des ondes éperdues
Éclatent des sanglots et des rires d’enfer,
Les longs mugissements effrénés de la mer
Battant l’écueil qui tremble ou le vaisseau qui penche,
Les fracas de la foudre et ceux de l’avalanche,
Les plaintes des blessés entassés sur les morts.
Quelquefois cette horreur se change en des accords ;
Et l’on entend monter de l’écume qui croule
Des strettes de clairon, des cantates de foule,
Des chants de rossignol, de bouvreuil, de pinson,
Puis, couvrant brusquement cet étrange unisson,
Qui charme les échos et l’aigle dans son aire,
Retentit sourdement comme un coup de tonnerre.

Ce concert, tout ensemble horrible et captivant,
Profond comme la mer, large comme le vent,
Où de doux gazouillis se mêlent à des râles,
Heurte violemment les voûtes cérébrales.
On sent, en l'écoutant, son être s'affaisser ;
Et les poètes croient parfois sentir passer,
Parmi ces mille voix d'instruments et de bêtes,
Un vent d'Apocalypse au-dessus de leurs têtes,
Et le fleuve géant, qui déroule, tout près,
Sous le ciel radieux, son flot limpide et frais,
Dans l'affreux hourvari du gouffre ivre de rage
Fait le bruit de l'insecte au milieu de l'orage.

Et nul ne saurait dire ou peindre la beauté
Des mobiles aspects que le gave indompté,
Aux bonds vertigineux, au fracas formidable,
Déploie – en se plongeant dans la cuve insondable –
Comme une immense écharpe, un colossal rideau.
Et l'on a sous les yeux dans cette nappe d'eau,
Qu'un nuage irisé constamment enveloppe,
Le foyer chatoyant d'un kaléidoscope.
Tantôt la lourde écharpe aux plis éblouissants
Pâlit et se transforme en un voile d'encens,
Tantôt sur les grands flots entraînés dans l'abîme
Avec un bruit sinistre, assourdissant, sublime,
Sous les tièdes baisers d'un soleil caressant,
Tourbillonnent des jets d'huile, de lait, de sang,
Des flocons de duvet, d'amiante, d'ouate,
Des colliers de lapis, des chapelets d'agate.
Tantôt des diamants, des nacres, des micas,
Des étoiles de perle et des fleurs de frimas
Se fondent dans leur chute et forment un mélange
De joyaux et de tons aussi luisant qu'étrange.
Et tout cela bouillonne, ondule, vole, pleut,
Émerveille, étourdit, aveugle, attire, émeut,
Tout cela, force, éclat, bruit, pesanteur, vitesse,

Fait comprendre au passant toute sa petitesse.

Et toujours le torrent dans l'abîme sans fond
Se débat, hurle, râle. À chaque instant le tronc
D'un pin ou d'un bouleau, détaché de la rive,
Après avoir flotté longtemps à la dérive,
Choit et s'ensevelit sous les flots tournoyants
De l'insondable gouffre aux remous aboyants,
Puis soudain reparaît au travers de l'écume.
Et l'œil trompé croit voir surgir de l'eau qui fume
Et roule dans ses plis des volutes de feu
Quelque noyé tendant ses bras vers le ciel bleu.
Oui, toujours le torrent précipité fait rage
Sous le vaste arc-en-ciel dominant le nuage
Que nul soleil jamais ne pourra dissiper.
Il lutte éperdument, cherchant à s'échapper
Du profond puits d'enfer qui tient emprisonnées,
Malgré tous ses efforts, ses ondes forcenées :
Tel le lion, captif du montreur, son bourreau,
Dans la cage se tord, mordant chaque barreau,
Et d'instant en instant poussant, fou de colère,
Un long rugissement qui fait trembler la terre.

Enfin le torturé se dégage, épuisé,
Des étreintes du gouffre, et son flot apaisé
S'aplanit ; et, sorti vaincu de cette épreuve,
L'altier Montmorency dans le sein du grand
fleuve, Dont le rayonnement printanier éblouit,
Silencieusement entre et s'évanouit,
Sous un linceul d'azur que les brises caressent :
Tels ces hommes bruyants et vains qui disparaissent
– Sans laisser sur la mer mondiale un seul pli –
Dans l'incommensurable océan de l'oubli.

Feu de prairie

À Augustin Filon

Le soir serein descend dans la prairie immense.
Sous le ciel estival tout dort et fait silence,
Les buffles et les cerfs, les antres et les nids;
Tout se tait, hors le vent dans les grands foins jaunis
Ondoyant et chantant comme une mer sans borne.
Cependant, au milieu du désert calme et morne,
Où nul être vivant ne semble respirer,
Le long d’un lac d’azur, qu’on entend murmurer,
Des trappeurs indiens, sortis d’une savane
Qui fait tache au couchant, marchent en caravane,
Le Remington au poing et la couverte au dos,
Tout courbés sous de lourds et précieux fardeaux.
Ils veulent cheminer tant que l’ombre croissante
N’aura pas effacé tout à fait chaque sente
Que naguère suivaient les chasseurs de bison.
Ils vont alertement, les yeux sur l’horizon,
À travers des roseaux que la brise balance.

Tout à coup, du milieu du groupe qui s’avance,
Dans la profonde paix tombant du grand ciel bleu,
S’élève une clameur d’effroi: le feu! le feu!
Une immense rougeur ensanglante la plaine
Du côté du ponant, et dans la nuit sereine
Cette rougeur s’avive et croît rapidement.
Elle croît, elle croît, et sur le firmament
S’ouvre comme éventail et comme astre irradie:
Dans les hauts foins séchés court un vaste incendie,
Qu’a sans doute allumé quelque imprudent fumeur.

Avec une lugubre et farouche rumeur,
Pareille aux bruits des eaux que l'ouragan refoule,
Vers le groupe effaré la flamme se déroule,
Monte, tombe, se tord, bondit, plane, descend.
Par moments on dirait une houle de sang
Qui déferle dans l'ombre incessamment accrue.
Et le vent maintenant gémit, râle, se rue,
Mord, déchire et découpe en convulsifs fragments
Du dévorant brasier les tourbillons fumants.
Prompt comme le simoun semant deuil et ravage
Dans les immensités du Sahara sauvage,
L'incendie en tous sens allonge ses réseaux,
Qui font lever des vols d'innombrables oiseaux
Et changent la prairie en une mer ardente.
Et ce nouvel enfer, que seul eût conçu Dante,
Devant lequel s'enfuit un monde frémissant,
Vers les chasseurs toujours s'avance en rugissant.
Le farouche océan, dont les vagues flamboient,
Où des troupeaux d'élans et de bisons se noient,
Dans son débordement, partout se creuse un lit.
Tantôt le vaste flux incandescent pâlit
Comme les feux tremblants du couchant d'or qui sombre,
Ou comme un drap de pourpre électrisé dans l'ombre.
Tantôt, comme un millier de serpents effrénés,
Le feu rampe, en sifflant, sur des rocs calcinés ;
Puis brusquement du sol jaillit comme une lave.
Souvent l'œil trompé croit voir flotter quelque épave
Sur les ondes sans fin de cette mer sans nom.
On croirait quelquefois entendre le canon
Gronder dans les lointains que la fumée estompe.
Et plus violemment le vent souffle en sa trompe,
Plus plaintifs sont ses cris, ses râles, ses sanglots.
Et le gouffre infernal sans trêve étend ses flots,
Menaçant d'engloutir la caravane en marche.

Dans ce déluge igné pas de radeau, pas d’arche,
Qui promette un refuge aux voyageurs surpris !
Où fuir ! où se terrer ? où chercher des abris
Contre l’acharnement des dévorantes lames ?
Pour tâcher d’échapper à la trombe de flammes
Dont l’opaque fumée a noirci le ciel bleu,
Dans les herbes le chef des trappeurs met le feu ;
Et, poussé par un souffle impétueux d’orage,
Le nouvel incendie à grands bruits se propage,
Lançant un reflet pourpre à l’infini des cieux.
Le groupe maintenant chemine entre deux feux :
L’un près de le toucher, l’autre qui le devance.
Malgré son flamboîment aussi vaste qu’intense,
Brusquement le premier enfer s’évanouit
Sur le sol dénudé par le second qui fuit,
Faute de l’aliment qui nourrissait sa rage.
Et, sauvés, les hardis chasseurs, dont le courage
Au milieu des périls ne s’est jamais lassé,
Derrière le brasier roulant qu’ils ont lancé
Dans le fouillis herbeux de l’insondable plaine
S’avancent lentement, aveuglés, hors d’haleine.
Et le feu, qui bondit à travers le grand foin,
Du groupe qui le suit est déjà loin, très loin.
Toujours aussi bruyant, toujours aussi rapide,
Il plonge dans la nuit sombre comme un bolide
Dont le vol lumineux raserait le gazon.
La flamme cependant pâlit à l’horizon,
Et semble n’y jeter qu’une clarté de lune.
Et la profonde trace, à la fois blanche et brune,
Qu’elle creuse en fuyant sous l’azur obscurci,
Rapidement décroît. Le feu décroît aussi.
Le vent a tout à coup redoublé de vitesse...
Le feu décroît toujours, le feu décroît sans cesse,

Et dans l'ombre n'est plus qu'un point rouge, imprécis,
Qui vacille et tremblote au bord des cieux noircis.

Et maintenant s'élève un solennel murmure :
Les trappeurs, à genoux sur la plaine âpre et dure,
Rendent grâces au ciel qui les garde aux déserts.
Et la fumée épaisse ondoyant dans les airs,
Où palpitent encor des lambeaux de rafale,
Semble, vers l'orient, le nuage qu'exhale,
Dans le recueillement religieux du soir,
Le mobile foyer d'un énorme encensoir.

Feu de forêt

À Louis Arnould

La foudre vient de choir dans la forêt obscure,
Et le feu déjà court à travers la ramure
Des grands arbres dressant leur tête dans les cieux,
Le naissant incendie, en tourbillons fougueux
Et bruyants, de fourrés en fourrés se propage,
Malgré l'eau qui jaillit des outres de l'orage.
La fumée est mêlée aux nuages grondants.
Le flux inextinguible en ses replis ardents
Enveloppe mélèze, orme, pin, cèdre et chêne.
Quelle averse éteindrait la nouvelle géhenne,
Qui déroule partout son gouffre dévorant ?
Quelle digue pourrait arrêter ce torrent ?
Avec le flamboîment des sanglantes aurores
Et la rapidité du vol des météores

Rayant, la nuit, le bleu sombre du firmament,
L'embrasement affreux grandit incessamment.
Tels de rouges serpents glissant de branche en branche,
D'éblouissants tisons tombent en avalanche
Des crépitants rameaux des arbres ravagés ;
Et çà et là des fûts, à leur base rongés
Par les gueules d'enfer, en gémissant s'écroulent
Dans des flots embrasés qui bondissent et roulent
Avec la violence et l'échevèlement
De la mer aux abois sur le roc écumant.
Et d'instant en instant dans la fumée épaisse
Retentissent les cris d'horreur et de détresse
Des fauves poursuivis et cernés peu à peu
Par la meute hurlante et sinistre du feu.
Tantôt – scène à la fois effroyable et sublime –
De grands jets fulgurants partent de quelque cime,
Montent jusqu'à la nue, éclatent dans les airs
En aigrettes de flamme, en pétales d'éclairs,
Puis retombent en pluie aveuglante d'étoiles.
Tantôt – mouvant cratère éparpillant les voiles
De la vapeur qui flotte autour du mont fumant –
Un nouveau gouffre flambe et perce brusquement
Un recoin ténébreux d'une horrible spirale.

À présent dans la nuit tombante le vent râle,
Mêlant sa voix lugubre aux crépitements sourds
Des troncs verts que la dent du feu ronge toujours.

La forêt agonise, et devant le désastre
On sent qu'un frisson court peut-être d'astre en astre.
Et dans l'air les oiseaux, envolés des massifs,
Regardent en tremblant les courants convulsifs
De la rouge marée envahir chaque faîte.
Le bois est l'océan qu'assaille la tempête,
Et d'où montent de longs appels désespérés ;
Et les pins, balançant leurs grands bras torturés,

Entre lesquels la flamme en rugissant circule,
Sont les mâts fulminants d'une flotte qui brûle,
Illuminant d'éclairs sanglants l'immensité.
Par moments on dirait un temple illimité
Qui vient de s'embraser sous des torches sans nombre,
Et dont maints piliers d'or, restés debout dans l'ombre,
Déversent maintenant des torrents de rayons.
Bien souvent à travers d'étouffants tourbillons
Quelque grand cerf râlant passe comme une flèche ;
Et parfois, au-dessus d'arbres que le feu lèche,
Haletant, un hibou tourne, erre, au gré du vent,
Ferme son aile et choit dans le gouffre mouvant.

Et le sinistre éveille en notre âme angoissée
Des souvenirs qui font tressaillir la pensée,
Rappelle des tourments et des maux inouïs ;
Et l'on songe, fébrile, et les yeux éblouis,
À Moscou dans la nuit projetant sur la neige
Les reflets du brasier qu'une main sacrilège
Alluma pour chasser l'Empereur aux abois.
Dans le vertigineux flamboîment du grand bois
Que le vaste cyclone incandescent dévore
On voit l'enfer vomir sur Sodome et Gomorrhe,
Disparaître en un gouffre ardent Herculanum,
On aperçoit Néron, aux abords du Forum,
Regardant, radieux et l'ivresse dans l'âme,
Rome s'ensevelir sous des torrents de flamme.

Tout à coup l'incendie envahit un enclos
Où d'une mer d'épis le vent berce les flots,
Et d'où l'on voit s'enfuir éperdument des ailes.
Déjà sur la moisson volent des étincelles.
L'enfer mouvant partout laissera son sillon.
Et voici que du champ monte un noir tourbillon :
Le blé s'embrase et flambe… En un clin d'œil l'emblave
S'enfonce, disparaît sous l'aveuglante lave,

Qui, déroulant sa vague au creux d'un frais vallon,
Enflammera bientôt la hutte du colon
Qu'une lueur blafarde et sinistre illumine.
En vain, prompts et hardis, à la source voisine,
Hommes, femmes, enfants, sans trêve puisant l'eau,
Tentent de maîtriser le terrible fléau ;
En vain tous livrent-ils une rude bataille,
Le toit est consumé comme un fétu de paille.
Et l'ouragan de feu sous le firmament noir
Sème toujours l'effroi, la mort, le désespoir.
Il ne s'arrêtera que lorsqu'une rivière
Aura mouillé son aile et noyé sa colère,
Ou bien qu'un autre orage, encor plus violent,
Flagellant de son fouet sifflant le flot hurlant,
Courbant les bois voisins aux ramures compactes,
Aura fait tout un jour crouler ses cataractes.

Où donc va s'abriter ce soir le défricheur ?
Tout est brûlé, détruit ; tout est ruine, horreur.
Le vent râle toujours ; le ciel est toujours sombre,
Et l'ange de la mort semble planer dans l'ombre,
Où vibrent vaguement des cris et des sanglots.
Mais au bois, où la flamme a déchaîné ses flots,
– Ô résurrection éternelle des choses ! –
L'an prochain, fleuriront myrtils, bluets et roses.
Au champ, d'où les épis dorés sont disparus,
Onduleront au vent des blés plus lourds, plus drus,
Inondés de soleil ou baignés de rosée ;
Et sur l'emplacement de la hutte rasée
Les pans coquets d'un blanc logis rayonneront ;
Et, le soir, le colon, calme, tendant le front
Au souffle frais et pur de la brise qui chante,
Assis devant sa porte, où tout rit, tout l'enchante,
Promènera des yeux étincelants d'orgueil
Sur l'or de la moisson autour du nouveau seuil,
Élèvera son cœur vers Dieu qui nous envoie

Tantôt famine et deuil, tantôt richesse et joie,
Tandis qu'à son côté, lasse du poids du jour,
Sa femme sourira, contemplant tour à tour,
L'espoir dans le regard, la fraîcheur sur la joue,
Son jardin qui prospère et son enfant qui joue.

AU HASARD DU SONGE

Comme le Passant de Coppée,
Je vais en chantant des chansons

. . . .

Je suis un vagabond, je rôde,
Je marche devant moi rêvant.

. . . .

J'ai célébré les saintes choses,
Avec mon souffle, avec ma foi.

CLOVIS HUGUES

Owontha

Je chevauchais, perdu dans l'insondable Plaine
Du Nord-Ouest. C'était le soir. Le vent à peine
Berçait les hauts foins verts du grand désert dormant.
Ma monture, épuisée, avançait lentement.
Je me sentais tomber aussi de lassitude.
Depuis de longs instants, scrutant la solitude,
Je cherchais du regard, au fond de quelque val,
Une source où j'irais abreuver mon cheval,
Où, pour passer la nuit, je déplirais ma tente.
Et j'allais m'arrêter au bord d'une eau chantante,
Quand soudain j'aperçus, au détour du chemin,
Une Crise tenant son enfant par la main,
Et tout près d'eux un blanc à la mine farouche,
Et dont un rire amer parfois crispait la bouche.
Ils étaient arrêtés, et parlaient bruyamment,
Avec un frénétique et fauve emportement
Trahissant tout le feu d'une ardente dispute.
Un outrage allait-il provoquer une lutte ?
Le gazon du désert serait-il teint de sang ?
Je pressentais, fébrile, un drame saisissant
Comme il s'en dénouait si souvent dans les Plaines
Quand les Anglais prenaient pour femmes les Indiennes,
Et que, foulant aux pieds le solennel serment
Prêté devant l'autel d'azur du firmament,
Ils les abandonnaient pour épouser des blanches.

La Crise, qui venait de parler de revanches,
Haussait la voix dans l'ombre indécise du soir,
Et, m'étant approché quelque peu, pour mieux voir
Le groupe qu'à demi cachaient de longues herbes,
J'entendis nettement ces paroles acerbes
Dont le poignant écho, malgré tant de longs jours,

Dans le fond de mon cœur vieilli frémit toujours :
– Retourne chez toi, traître ! Oui, rentre au logis,
lâche ! Va retrouver Dora !... Regarde ! elle se cache,
Là-bas, derrière un tronc d'arbre, d'un œil jaloux
Nous guettant, pour savoir si, tombée à genoux,
Rampante devant toi, comme un chien qu'on repousse,
Je vais te supplier, de ma voix la plus douce,
Les bras levés au ciel, de ne pas expulser
La mère et son enfant. Va-t'en. Cours embrasser
Ton épouse, et dis-lui que mon âme recèle
Cent fois plus de fierté qu'il n'en survit en elle,
Dis-lui qu'en me forçant à déserter ton seuil
Elle est l'autour qui prend la place du bouvreuil,
– Cesse de m'outrager ! Oses-tu dire, infâme !...
Non, je ne tairai pas, Rupert, ce qu'une femme,
Qui baisa si souvent les chaînes du vainqueur,
Peut nourrir à la fois d'amour et de rancœur...
Mais crois-tu donc, naïf, que l'esclave nouvelle,
Pour ton fils et pour moi si lâche et si cruelle,
Jamais t'aimera comme Owontha sut t'aimer ?
... Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre blasphémer.
Accourt-elle, le soir, de tendresse prodigue,
Baiser tes pieds meurtris, qu'alourdit la fatigue
De tout un jour de marche à travers le désert ?
Je t'aimais d'un amour inlassable, Rupert.
Loin de toi, je trouvais tout maussade et futile.
Chaque mot qui tombait de ta lèvre virile
Délicieusement me faisait frissonner,
Et quand ton verbe avait cessé de résonner,
Mon oreille d'amante et de fidèle esclave
En retenait longtemps encor l'écho suave,
Semblable au coquillage, endormi près des flots,
Qui garde en ses replis leurs chants et leurs sanglots.

Oui, je te chérissais d'un amour sans mesure.
Si tu saignais, mon cœur saignait de ta blessure,

Pour toi j'ai tout souffert, et lorsque, l'an passé,
Le scorbut torturait ton beau corps terrassé,
J'ai veillé douze nuits à côté de ta hutte,
Gisante sur le sol glacé, comme une brute,
Sans manger et sans boire, affaissée, aux abois,
Cherchant à percevoir quelques sons de ta voix
À travers les soupirs des brises de la Plaine, P
arlant au Manitou, retenant mon haleine,
De crainte que Dora dans l'ombre ne guettât...
Et pas un ne vint dire à la pauvre Owontha
Que Rupert, triomphant un matin, de la fièvre,
Déposerait encor un baiser sur ma lèvre.
J'étais folle. Voulant contempler un moment
Quelque chose de cher au cœur du cher amant,
Je suis allée, un jour, voir Derby dans sa stalle,
Je l'ai flatté, j'ai mis, songeant à ma rivale,
Mes deux bras nus autour de son col si soyeux,
Et le noble cheval, l'œil morne et soucieux,
Comme pour consoler la triste délaissée,
De son visage presque humain m'a caressée.
Et toi, pour obéir à Dora, tu consens
À nous bannir, ton fils Daniel et moi ! Je sens,
Devant ta dureté, ta lâche complaisance
Tressaillir en mon sein l'Esprit de la Vengeance !
Arrière, misérable instrument de Dora !
Arrière, séducteur ! arrière, scélérat !
Et tu me dis : – Mon Dieu par son pasteur ordonne
Que je ferme mon âme et que je t'abandonne ! –
Alors le dieu des Cris n'est pas aussi cruel
Que le Dieu des Anglais. Non, non, jamais le ciel,
Jamais Kitcheouab, si sombre et si sévère,
Ne voudrait faire ainsi souffrir un cœur de mère.
Non, il ne voudrait pas qu'après avoir dix ans
Répandu tous les pleurs des repentirs cuisants,
Je subirais le sort des viles adultères.
Eh bien, s'il est moins dur que le Dieu de tes pères,

Viens, allons adorer, tous trois, le dieu des miens !
Laisse à Dora ton or et tes troupeaux ! Viens !
viens ! Suis-moi, Rupert, suis-moi dans l'infini des
plaines. Nous dormirons sur l'herbe et boirons aux
fontaines, Tu mangeras avec Daniel ma part du pain
Qu'en quittant ton foyer j'ai reçu de ta main,
Et tu me soutiendras quand je serai trop lasse.
Mais je divague... Non, n'écoute pas, de grâce,
Ces mots fous échappés à ma lèvre, Rupert.
Ce n'est pas moi qui parle. Oui, ma raison se perd.
Va-t'en ! Dis à ton Dieu cruel que je l'abhorre,
Toi-même, je te hais, je te hais plus encore,
Et je me réjouis, crois-moi, que de tes biens,
De tes champs labourés, de tes bœufs, de tes chiens,
De tout ce qui te mit au front l'orgueil de l'aigle,
J'emporte seulement quatre ou cinq pains de seigle ;
Et je jure, Rupert, que n'était mon Daniel,
Je jetterais ce pain plus amer que le fiel,
Et dont le seul contact me révolte et me glace.
Je pars, Rupert, je pars en maudissant ta race.
Je pars… Mais ta richesse avec moi partira,
Mon enfant au désert farouche grandira.
Ses pieds seront légers comme sont ceux du renne.
Il sera tireur d'arc et chasseur dans la Plaine,
Et ses flèches jamais ne manqueront le but.
Il deviendra le chef d'une grande tribu,
Et, gardant aux Anglais la rancœur du sauvage,
Sèmera dans l'Ouest épouvante et ravage,
Égorgera ta femme et mêlera son sang
Au sang de ton cadavre encor tout frémissant. –

Et pendant que tombait des lèvres de l'Indienne
Ce discours où vibrait la rage de l'hyène,
Les astres, s'allumant aux plaines de l'azur,
Rayonnaient d'un éclat plus brillant et plus pur,
Comme si Dieu touché d'une telle démence,

Voulait illuminer sur le désert immense
Le sentier solitaire ouvert aux deux bannis,
Et dans ces malheureux, confusément punis,
Victimes du mépris et de l'ingratitude,
Je croyais voir, au fond d'une autre solitude,
Chassés par Abraham obéissant au ciel,
La pauvre esclave Agar et son fils Ismaël.

La Beauce

À monsieur le sénateur J. Bolduc

> *C'est toujours mon pays, mon humble coin de terre;*
> *C'est mon village, mon clocher, l'enclos bénit,*
> *Où mes morts sont rangés sous le même granit.*
> . . . .
> *C'est lui qui m'a voulu poète et qui m'inspire*
> . . . .
> *Tous les êtres m'y sont plus qu'ailleurs indulgents.*
> ARSÈNE VERMENOUZE

La Beauce ! – Ce vieux nom sort de la vieille France
Et nous rappelle un coin de terre fortuné.
À des bords séduisants nos aïeux l'ont donné,
Parce qu'à leurs efforts pleins de mâle vaillance
La glèbe y promettait l'inlassable opulence
Des plaines où plus d'un de ces preux était né.

La Beauce ! – ce doux nom caresse mon oreille
Comme les sons lointains d'un clavier de cristal.

Il me semble doré d’un reflet sidéral,
Parfumé des senteurs du sapin, de la treille,
Du blé mûr, du calice où se pose l’abeille…
La Beauce ! … c’est pour moi le paradis natal.

Oui, c’est pour moi l’Éden, d’où le destin sévère
M’exila jeune encore ; et, malgré la rigueur
Des épreuves qui, là, torturèrent mon cœur,
Je chéris ce pays comme on chérit sa mère,
Comme on chérit la femme, aussi noble qu’austère,
Qui versa son lait pur à notre lèvre en fleur.

J’adore sa Chaudière aux rives sans égales,
Ses torrents écumeux et ses marais dormants ;
J’adore ses foyers tout pleins d’enfants charmants,
Ses troupeaux, ses oiseaux, ses grillons, ses cigales ;
J’aime ses paysans aux vieilles mœurs frugales,
Chez qui coule toujours le sang des fiers Normands.

De cet éden partout le souvenir me hante ;
Et, malgré la distance, en ce moment je vois
Étinceler ses prés et verdoyer ses bois ;
J’entends sous ses bosquets dont la fraîcheur m’enchante
La brise qui murmure et le bouvreuil qui chante ;
Au bord de ses chemins je contemple des croix.

Je contemple ses monts, ses lacs et ses rivières ;
Je regarde fumer ses sources, ses guérets ;
Je hume la subtile odeur de ses forêts ;
Je toise les hauts fûts de ses érablières
D’où le vol caressant des brises printanières
M’apporte le parfum exquis du sucre frais.

Devant moi, sur le flanc d’onduleuses collines,
Dont les échos la nuit sonnent comme le cor,
Le blé se berce au souffle ardent de Messidor,

De gras troupeaux vont boire à des eaux cristallines ;
Devant moi des mineurs lavent, dans les ravines,
Un gravier miroitant qui recèle de l'or.

J'aperçois sur les bords d'étangs clairs et limpides
Des bûcherons au cœur des pins plongeant leur fer,
J'aperçois dans la brume un groupe mâle et fier,
Un groupe de flotteurs, crânement intrépides,
Qui guident de longs trains de bois sur des rapides
Dont les flots ont des cris et des râles d'enfer.

À mes yeux apparaît, inondé de lumière,
Le logis paternel plein de confuses voix,
Qui me font soupirer et sourire à la fois ;
À mes yeux apparaît, tout près de la Chaudière.
La crypte de l'église où repose ma mère,
Bercée aux mêmes chants si naïfs d'autrefois.

Je redeviens enfant. Dans les champs, sur les grèves,
Au sommet des coteaux, au fond des grands bois
sourds, Avec des compagnons, échevelé, je cours ;
Dans mes veines je sens tous les frissons des sèves ;
Je me laisse emporter aux bras de tous les rêves ;
Je sonde avec espoir le mystère des jours.

Et ma jeunesse en moi palpite, rit et jase ;
Sur ma tête je vois le ciel bleu s'iriser ;
Je bois l'enchantement, sans peur de l'épuiser ;
Un doux fantôme ailé de son vol parfois rase
Le seuil où je connus la tendresse et l'extase
De la première amante et du premier baiser.

Mais, hélas ! tout cela n'est qu'un songe éphémère.
Je suis vieux, mes cheveux sont blancs, mes pas sont lourds.
Plus d'ébats ! plus d'élans ! plus d'espoirs ! plus d'amours !
À mon âge, on se sent pousser au cimetière ;

Quoi qu'on fasse, on ne peut retourner en arrière
Le sentier parcouru s'efface pour toujours.

Je pleure ma jeunesse et je pleure ma Beauce.
Depuis vingt ans je n'ai gravi ses tiers sommets,
Ni foulé ses vallons, ni savouré ses mets ;
Et peut-être qu'un jour, si le ciel ne m'exauce,
Je ne pourrai dormir, quand s'ouvrira ma fosse,
Dans l'ombre où sont couchés tant d'êtres que j'aimais.

J'espère cependant qu'au delà de la vie
Nous contemplerons tous de grands prés, de grands bois,
Comme ceux qu'en esprit par moments j'aperçois,
Que, bercés par les flots d'ineffable harmonie,
Nous causerons souvent de la terre bénie
Où nous avons aimé pour la première fois.

J'espère, d'un espoir enivrant et durable,
Que pour l'éternité nous nous retrouverons,
Que l'or du sol natal couronnera nos fronts,
Que sans fin, éblouis devant la même table,
Nous y dégusterons le blond sucre d'érable
Qui parfume en avril tous les seuils beaucerons.

Alleluia !

À J.-B. Bérard

Alleluia ! La terre est libre du linceul
Qui la cachait depuis tant de longs jours moroses.

Tout renaît, tout brille, onde, arbre, gazon, glaïeul…
Alleluia ! Partout ressuscitent les roses.

Sorti de son tombeau, partout le doux printemps
Prodigue ses clartés, ses senteurs, ses murmures ;
Des vols harmonieux effleurent les étangs,
Et des frissons d'amour courent sous les ramures.

Le vent fait gazouiller la harpe des roseaux ;
La sève bouillonnante enfle les jeunes pousses ;
Des écharpes d'encens flottent sur les ruisseaux,
Et le soleil teint d'or l'émeraude des mousses.

De la fontaine monte un joyeux trémolo,
Et le bohème ailé, chantant à gorge pleine,
Sous les arceaux du pin, de l'orme et du bouleau,
Au frais babil des eaux mêle sa cantilène.

Dans les flammes de l'aube et les éclairs du soir
Chaque feuille s'embrase et chaque fleur s'allume ;
Sous les feux de midi, comme un vaste encensoir,
À l'horizon serein le grand mont d'azur fume.

La glèbe fume aussi, sous le soc déchirant,
Comme un sein entr'ouvert par le sabre ou la lance ;
Des chauds guérets s'élève un effluve enivrant
Comme le raisin mûr et comme l'espérance.

Et le semeur, jetant le blé d'or devant lui,
A parfois le grand geste imposant du lévite,
Qui, marchant à pas lents, dans le temple qui luit,
Sur les fronts inclinés fait pleuvoir l'eau bénite.

Sous la sérénité de l'azur infini,
Dans les halliers ombreux, dans l'herbe qui chatoie,

Sur le rocher moussu, dans l'arbre, dans le nid,
Tout est rayon, parfum, refrain, ardeur et joie.

Devant cette splendeur qui dit : « Dieu sourit là »,
Devant ce renouveau qui chante, luit, palpite,
Mort aux illusions, mon vieux cœur ressuscite,
Et vers l'Espoir reprend l'essor... Alleluia !

Sous bois

À Georges Bellerive

Le premier gel d'automne a mordu la forêt.
Les feuillages sanglants ont la froideur des marbres.
Un lambeau de soleil à peine transparaît
À travers les rameaux échevelés des arbres.

Des frissons douloureux traversent le grand bois.
On croirait que l'écho redit des cris d'alarme ;
Et d'instant en instant une feuille aux abois
Tombe comme une larme.

Immense église en deuil ouverte à tous les vents,
Et dont la bise aurait déchiré les tentures,
Le grand bois est désert, et les arceaux mouvants
Ont perdu leurs rayons, leurs chansons, leurs murmures.

Sous l’ogive des pins, des ormes, des bouleaux,
Ainsi qu’un orgue ronfle et gémit la rafale,
Et ses grands bruits voilés semblent les longs sanglots
D’une ombre sépulcrale.

À travers la vapeur qui flotte entre les fûts
Comme un crêpe onduleux voilant chaque ramure,
Sur le sol ténébreux, dans les halliers touffus,
Tout se métamorphose et tout se transfigure.

Des troncs d’arbres géants, çà et là renversés,
Que la mousse et l’oubli couvrent de leur suaire,
Sont les tombeaux verdis, mornes et délaissés
D’un vaste cimetière.

Partout des taches d’eau rayonnent vaguement
Sur les feuilles qui font un linceul à la terre :
Devant leur froid éclat on dirait par moment
Des étoiles d’argent sur un drap mortuaire.

Brouillard nacré sorti d’un encensoir fumant,
La brume des fourrés enveloppe les dômes,
Et dans ses longs replis silencieusement
Glissent de blancs fantômes.

Et les feuilles du bois en pleurs tombent toujours ;
Chaque massif se plaint, râle et tord ses branchages.
Et la vaste clameur, frappant les échos sourds,
Comme un *Dies irae* monte vers les nuages.

Nuit de Noël

À J.-B. Caouette

La nuit a déployé son voile.
Il fait froid ; mais le grand ciel bleu
Allume sa dernière étoile.
Il fait froid ; mais j'attise un feu
Qui fait chatoyer une toile
Où brille le berceau d'un Dieu.

Le vent glacé sur les toitures
Râle et sanglote comme un glas.
Sous les pieds ou sous les voitures
Crissent la neige et le verglas ;
Emmitouflé dans ses fourrures,
Plus d'un passant hâte le pas.

Là-bas, les églises rayonnent
Du vif éclat de mille feux.
Déjà les enfants papillonnent
– Malgré le froid – l'espoir aux yeux,
Autour des temples lumineux ;
Déjà les cloches carillonnent.

Et le son des bronzes pieux,
Coupé de solennels silences,
Répété sous nos bois immenses
Comme un écho perdu des cieux,
Réveille en mon cœur soucieux
Un essaim de réminiscences.

Et loin, bien loin, rêveur, je vois
La tant vieille église en ruine
Où j'allai la première fois,
Au milieu de la nuit divine,

Incliner ma tête enfantine
Sur le berceau du Roi des rois.

Je vois une voûte revêche
Où l’on a voulu peindre un ciel,
Je vois au pied d’un humble autel
Vaguement luire une humble crèche.
J’entends une voix jeune et fraîche
Chanter : Noël ! Noël ! Noël !

Je vois ma mère prosternée
Et, près de moi, priant tout bas.
J’assiste à la mort d’une année
Au milieu de joyeux ébats ;
Et j’aperçois deux petits bas
Dans une grande cheminée.

Toute mon enfance à mes yeux
Reparaît, hantant ma demeure
Comme un fantôme gracieux
Dont l’aile avec amour m’effleure ;
Et devant ce passé si vieux
Mon regard se voile, et je pleure.

Je pleure, les sens apaisés,
Avec un cœur que l’âge émousse,
Sans déchirement, sans secousse,
Et mes pleurs, à longs flots versés,
Ont l’âcreté suave et douce
Des souvenirs et des baisers.

Depuis des siècles, chaque génération nous a jeté à pleines mains tout un semis de perles merveilleuses dont nous nous sommes emparés, dont nous ornons notre pensée et notre vie tout entière, sans jamais, peut-être, avoir eu l'ombre d'un souvenir pour tous les disparus auxquels nous devons tant de jouissances ou tant d'éclat, sans qu'un sentiment vague de reconnaissance nous ait même effleurés.

GEORGES MAZE-SENCIER

I

Les hommes de Ceylan, à l'œil perçant et fier,
Plongent, sans sourciller, dans l'onde qui déferle,
Violant les secrets farouches de la mer
Pour y chercher la perle.

Hélas ! quel sort attend ces pêcheurs entêtés !
Quels périls l'océan leur cache en ses abîmes !
Combien de malheureux n'en sont pas remontés !
Chaque jour va croissant le nombre des victimes.

La mort guette sans fin les plongeurs sous les eaux.
La fièvre les saisit au lit du madrépore ;
L'algue les enveloppe en ses traîtres réseaux ;
Le requin les dévore.

Et les bijoux nacrés que le déshérité
Tire du sombre gouffre étreignant sa poitrine,
Resplendissent, un soir, au col d'une beauté,
Comme les pleurs de l'aube aux plis de l'églantine.

Mais celle que ce don royal doit ennoblir
Songe-t-elle jamais, dans son insouciance,
Au courageux chercheur qui va s'ensevelir
Sous la houle en démence ?

Qu'importe un paria, dont le grand flot brutal
Étouffe pour toujours l'audace opiniâtre,
Si des perles, aux feux étincelants du bal,
Rehaussent la fraîcheur d'une gorge d'albâtre ?

Nul de ces découvreurs hardis n'a suspendu
La nacre à sa gorge âpre et toute ravagée ;
Chacun d'eux meurt dans l'ombre, et son nom est perdu
Dans l'ultime plongée.

II

Il est d'autres chercheurs que ceux des archipels
Où la perle sans prix se cache sous les lames.
Ces nobles travailleurs, aux labeurs immortels,
Sous l'océan humain scrutent le fond des âmes.

Sourds aux bruits des courants déchaînés autour
d'eux, Et le front éclairé par des lueurs étranges,
Ils descendent parfois dans des bas-fonds hideux,
Y remuant des fanges.

Ces sondeurs d'infini, savants, penseurs, voyants,
Auxquels la jalousie, algue infâme, s'attache,
S'obstinent à chercher dans des flots tournoyants
Le plus pur des joyaux : la vérité sans tache.

Sublimes inspirés, d'un œil audacieux

Perçant l'immensité des rayons, des ténèbres,
Ils livrent leur esprit à l'abîme des cieux,
Au gouffre des algèbres.

Et Pascal et Franklin, Newton, Dante et Schiller,
Si grands par leur génie et leur persévérance,
À travers les remous d'une insondable mer
Ont puisé pour leur race une richesse immense.

Mais l'or ne brille pas pour ces ambitieux
Grisés du seul espoir des soldats, des apôtres ;
Et les perles qu'ils vont ravir aux flots fangeux
Rayonnent pour les autres.

Du fruit de leurs obscurs et pénibles travaux
Ils font jouir la foule et luttent sans relâche,
Sans entendre jamais éclater les bravos
Qui devraient par moments applaudir à leur tâche.

Plus d'un meurt dans la nuit de son humilité,
Sans laisser le pompeux éclat d'un nom sonore ;
Mais des trésors qu'il a trouvés l'humanité
S'enrichit et s'honore.

La voix du cœur

À Jules-S. Lesage

Errant dans la campagne, au temps de la moisson,
Un jour, je m'arrêtai devant une maison

De pauvres paysans.
Deux enfants blonds et roses
Jouaient tout près du seuil.
Les portes étaient closes,
Et rien ne remuait dans le logis obscur.
Les parents devaient être aux champs, dans le blé mûr.
Et les enfants, voyant un étranger, s'enfuirent.
Un mot les rappela. Bientôt ils me sourirent.
Alors je m'approchai du plus jeune des deux,
Et je lui demandai, caressant ses cheveux :
– Veux-tu venir avec moi te promener, chère ?
– Oh ! oui, je veux…
– Non ! non ! clama le petit frère.
– Pourquoi n'aimes-tu pas qu'elle me suive ? Dis.
– Je crains qu'en me quittant elle aille… au Paradis.
Je préfère la voir près de moi, sur la terre.
– Mais tu ne crains donc pas pour elle la misère ?
– Je crains de ne pouvoir plus l'embrasser jamais.
– Tous les jours elle aura quelques nouveaux jouets,
Et se régalera de mille friandises.
– Elle mange chez nous des prunes, des cerises…
Elle s'amuse avec les fleurs, les papillons…
– Au lieu de ses vilains habits, de ses haillons,
Qui donnent la nausée aux p'tites demoiselles,
On lui fera porter des rubans, des dentelles ;
Elle pourra s'ébattre et courir n'importe où.
Plus tard tu lui verras des diamants au cou
Et des bracelets d'or aux poignets…
– Le dimanche
Notre maman lui met sa belle robe blanche.
– Tout ce qu'elle voudra, je le lui donnerai.
Elle s'endormira dans un berceau doré…
– Non ! non ! non ! Tout cela pour moi ne compte guère.
– Mais que veux-tu de plus pour ta sœur ? Dis.
– Sa mère.

La pitié

À Roger des Varennes

Le Glaive avait fermé l'Éden chaste et serein.
Sur le globe désert pesait un ciel d'airain,
Et nos premiers parents marchaient à l'aventure,
Errants comme brebis en quête de pâture,
À travers les sommets, les plaines, les vallons,
Sans trêve, sans sommeil, sans abri, sans jalons,
Perdus dans l'infini des mornes solitudes.
Côte à côte ils allaient, rompus de lassitudes,
Du tison des remords incessamment brûlés,
Muets, craintifs, tremblants, furtifs, échevelés.
Sous le firmament lourd tout leur était hostile :
La pierre déchirait leurs pieds nus, le reptile,
L'insecte, le buisson, les piquaient de leurs dards ;
Dans les antres lions, tigres et léopards,
Qui, la veille, autour d'eux se jouaient sous l'ombrage,
Du lointain leur jetaient d'horribles cris de rage.
Ô l'indicible horreur du premier châtiment !
Par moments sur les deux bannis plus âprement
S'acharnait la nature inclémente et jalouse.

Un jour, Adam s'était éloigné de l'Épouse
Morte plus qu'à demi de fatigue et de faim,
Pour chercher quelques fruits le long d'un lac prochain –
Au pied d'un mont.

Hélas ! la terre était stérile,

Vainement notre Aïeul, anxieux et fébrile,
Avait interrogé les rameaux, le gazon,
Et sondé du regard l'insondable horizon :
Il n'avait rien trouvé sous les grands cieux livides ;
Et comme il revenait vers Ève, les mains vides,
Dans la sinistre paix tombant avec le soir,
Le déshérité fut pris d'un tel désespoir
Qu'il s'arrêta soudain pour finir son supplice,
Plongeant un œil farouche au fond d'un précipice,
Désirant mourir seul, ne voulant plus revoir
La Femme, qui, gisante au creux d'un ravin noir,
Épiait de la mort l'épouvantable approche.
L'homme s'était assis sur un quartier de roche
Éboulé sous ses yeux de la cime du mont,
Et songeait, par instants, à s'y briser le front,
Lorsque, dans sa stupeur et sa douleur poignante,
Il sentit, sans rien voir, à sa main frissonnante,
Que sur son genou maigre il venait de poser,
Quelque chose de frais et doux comme un baiser.

La Pitié, qui devait naître de la Souffrance,
L'avait de loin suivi dans le désert immense...
Et, le voyant assis, seul, hagard, aux abois,
Dans l'ombre un chien était venu lécher ses doigts.

Les moineaux

> Les moineaux, importés d'Angleterre vers 1870, sont devenus pour les cultivateurs et les citadins un véritable fléau, et leurs têtes devraient être mises à prix.
>
> *La Presse*, 18 mars 1908.

Les moineaux sont de vrais gredins
Qu'il faut obstinément combattre.
Ils pillent vergers et jardins,
Et font partout le diable à quatre.

Ces oiseaux sont mauvais coucheurs,
Et, cherchant toujours des querelles,
Ils se sont faits les dénicheurs
De nos charmantes hirondelles.

Au calme des grands bois rugueux
Ils préfèrent le bruit des villes,
Et, la moitié du temps, ces gueux
Sont en pleines guerres civiles.

On ne les voit jamais aux champs
Chasser les dangereux insectes :
Ils satisfont mieux leurs penchants
Dans quelques rigoles infectes.

Maladroits et capricieux,
Ils narguent le froid qui les pique,
Et ne quittent jamais nos cieux
Pour la floraison du tropique.

Ces nigauds, plutôt que de fuir
Notre zone âpre et désolée,
Passent tout l'hiver à souffrir
De la disette et de... l'onglée.

Quand sont disparus les frimas,
Aux fenêtres, si longtemps closes,
Les passereaux ne chantent pas
La résurrection des roses.

Au lieu d’imiter les linots,
Les rossignols et les fauvettes,
Cachés dans leurs trous, les pierrots
Ridiculisent les poètes.

Tandis que les oiseaux chanteurs
Font la vie en joyeux artistes,
Ces sales petits malfaiteurs
Sont toujours affamés et tristes.

Heureux, pourtant, de leurs méfaits,
Les parasites font leur ponte
Dans des nids si gauchement faits
Que les hiboux en auraient honte.

Du train qu’ils vont, ces endiablés,
Aussi féconds que la vermine,
En se répandant dans les blés,
Nous amèneront la famine.

Faisons donc la guerre aux moineaux,
Avant qu’ils soient notre ruine ;
Et pour ces lâches tyranneaux
Dressons partout la... guillotine.

Exterminons tous ces jaloux,
Aussi malicieux que bêtes ;
Et, comme on traite encor les loups,
Donnons des primes pour leurs têtes.

L’aigle

L’aigle, du haut d’un cap qui domine la mer,
Jette au zénith l’éclair de sa glauque prunelle,
Gonfle son col, frémit, s’agite, ouvre son aile,
Et, fier et radieux, s’élance vers l’éther.

Il monte, il monte, il monte, et le noble oiseau râle
De plaisir au-dessus du nuage vermeil ;
Et déjà pour son œil, altéré de soleil,
L’océan lumineux n’est plus qu’un étang pâle.

Comme le roi des airs fixant l’astre qui luit,
Le poète inspiré de la terre s’enlève,
Emporté par le vol harmonieux du Rêve...
Et sous lui tout décroît, sombre et s’évanouit.

Il plane sans frayeur, sans contraintes, sans règles ;
Et, les yeux sur le ciel de l’Art qui le ravit,
Tout baigné des rayons de l’Idéal, il vit
Dans la communion des anges et des aigles.

Devant la statue de Lincoln

Au parc Lincoln de Chicago

À H. Archambault

Incarnant Marc-Aurèle, Ésope et Démocrite,
Et rêvant de servir la Liberté proscrite,
L’obscur Lincoln gravit les sommets lumineux

Où l’astre du Triomphe a versé tous ses feux.
À la fois clément, ferme, ardent, rieur, austère,
– Officiers et soldats en lui voyaient un père, –
Lincoln versait des pleurs quand il fallait punir,
Et ne leva jamais la main que pour bénir.
Son œil réfléchissait les plus vastes idées,
Comme la source, aux eaux que nul vent n’a ridées
Et qui semblent garder comme un calme éternel,
Reflète en son azur les mille astres du ciel.
Héritier des héros de Pline et d’Hérodote,
Maudissant l’esclavage et plaignant le despote,
Chérissant son pays d’un amour souverain,
Souvent il opposa sa volonté d’airain
À ceux-là qui voulaient, sans craindre les désastres,
Tirer à reculons le chariot des astres.
Et tout Noir dans son cœur lui dresse un piédestal.

Non, nul, sous le soleil du monde occidental,
Aux races ne légua plus éloquent exemple ;
Et, pour édifier l’altier fronton d’un temple
Où devait rayonner le nom de ses aïeux,
Il tailla de sa main des blocs prodigieux,
Des blocs éblouissants des blancheurs de la gloire,
Dans le marbre immuable et serein de l’Histoire.
Et, les yeux éblouis de nos temps sans rivaux,
Les peuples à venir béniront ses travaux,
Tant que le grand Wabash, qui berça son enfance,
Portera son tribut à l’Océan immense,
Tant que le cœur d’un riche ou d’un déshérité
Battra pour l’Amérique et pour la Liberté.

Au poète Achille Paysant

Pour le soleil la terre est une coupe immense
Qui tourne autour de lui sans heurt et sans effort.
Chaque matin, à l'heure où sa course commence,
Du vin de la lumière il l'emplit jusqu'au bord.

À l'horizon, le soir, il boit l'ardent fluide
Qui déroule ses flots sur la création ;
Il le boit à longs traits, comme le prêtre vide
Le radieux calice à la Communion.

L'éternel éclaireur épuise la lumière
Dont les ondes doraient des cieux l'immensité ;
Puis, fermant lentement sa sanglante paupière,
Il plonge dans la nuit le vase illimité.

Sur ce vase il étend l'ombre comme une moire
Où s'allume l'éclair de la lampe d'Endor :
Tel le lévite aussi recouvre le ciboire
D'un voile parsemé d'une floraison d'or.

Les Rayons du Nord,
poésies de William Chapman(1850-1917),
sont parues aux éditions de la *Revue des poètes,*
à Paris, en 1909.

ISBN : 978-2-89668-641-4
© Vertiges éditeur, 2018
– 0642 –